SIXIÈME ANNÉE. — N° 122 1er FEVRIER 1902 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES.

L'ECHO

DU

MERVEILLEUX

REVUE BI MENSUELLE

LES SORCIERS DE LA KASBAH

Mme C. de Mirbel, dont on a lu, naguère, le si curieux *Petit cours d'oneirocritie*, nous adresse la très intéressante lettre que voici :

Monsieur le Directeur,

La lecture des intéressantes notes que vous publiez, dans la *Libre Parole*, sur Alger et les Algérois, m'a remis en mémoire une visite que je fis dernièrement à la Kasbah. Je pense que le récit en intéressera vos lecteurs, car il y est question du Merveilleux...

Je marchais, depuis quelques instants, en compagnie d'un *chaouch*, lorsque j'eus l'idée de lui poser la question suivante :

— N'y a-t-il pas à voir ici des sorcières, des *jeteux* de sorts ou des diseurs de bonne aventure?...

— Si... mais beaucoup sont fumistes, les femmes surtout, me répondit le *chaouch*; si vous voulez causer avec quelqu'un de sérieux, sur l'avenir... faut voir un *Thaleb*. Il y en a deux ou trois bien sérieux.

— Je crois bien que je veux!

Et nous voilà, le *chaouch* et moi, gravissant les escaliers qui forment les rues étroites et pittoresques de la Kasbah. Au-dessus de nos têtes des balcons en saillie se touchent presque ; le long des portes des Arabes fument, jouent aux dominos ; des enfants courent, pépient, mangent des oranges ou des gâteaux au miel. Des moukères nous dévisagent de leurs yeux brillants qui, derrière le voile, ont l'air de bandits en embuscade.

— Arrivons-nous bientôt, *chaouch*?

— Oui...

Et nous nous arrêtons devant une porte basse, sculptée, aux intéressantes ferrures de cuivre ancien.

Le *chaouch* frappe... personne ne répond.

— Nous allons en voir un autre? dit le guide sans se déconcerter.

— Allons...

Et toujours avec le même flegme, le *chaouch* continue à monter les rues en escalier...

Cette fois, nous voici rue de Thèbes!... Nous nous arrêtons devant une porte, ouverte sur une chambre blanchie à la chaux, et garnie de nattes posées à plat sur le mur.

Un homme, en costume turc, bleu sombre, est assis à l'orientale sur une sorte de banc de bois en forme de canapé sans dossier. Il boit lentement une tasse de café. Derrière lui sont alignés quelques manuscrits, une plume, de l'encre, du papier. Notre arrivée le dérange à peine ; il nous regarde, boit lentement une dernière gorgée et se tourne vers le *chaouch* qui lui dit ce que je viens faire.

Un dialogue s'engage entre les deux Arabes... Je l'interromps.

— Est-ce qu'il lit dans la main ? demandai-je.

Le *chaouch* traduit ; dédaigneux, le Turc répond :

— Qu'elle attende... elle va voir !...

J'attends. J'étudie les moindres gestes du Maure.

Il a pris une feuille de papier, et avec la plume il trace des séries de petits points qu'il dispose en forme de losange. Parmi ces points il en est qu'il efface d'une barre et qu'il reporte sur un autre coin du papier.

Tandis que le *Thaleb* se livre à ce petit travail, je me distrais en regardant autour de moi. Rien de mystérieux. Je vois une grande blouse blanche pendue à un clou... C'est, paraît-il, la chemise de nuit du devin... A un autre clou se balance un grossier parapluie de coton...

Enfin le *chaouch* traduit :

— Le *Thaleb* dit de penser à quelqu'un ou à quelque chose et il te parlera sur ce que tu auras pensé!

— Je pense...

— Il dit que c'est à un malade... Ce malade guérira... Il s'est mis en colère et c'est la cause de son mal...

Le *Thaleb* continue ainsi pendant quelques minutes; comme je ne paraîs pas très satisfaite, un ennui visible se lit sur son visage.

Je le paye et je m'en vais. Le *chaouch*, lui aussi, n'est pas content.

— « Je t'ai mal conduite, me dit-il... ce *Thaleb* ne sait rien... En venir voir un autre, veux-tu ?

— A condition que celui-là soit un savant!

— Oui...

Nous nous égarons de nouveau dans les ruelles de la Kasbah. De temps à autre mon guide se renseigne à un Arabe qui, les yeux mi-clos, le corps figé dans une immobilité de pierre, est accroupi près d'une porte...

A la voix du *chaouch*, l'œil se rouvre, le regard se promène indifférent et une voix lente, fatiguée, donne le renseignement demandé.

Après bien des détours, nous voici de nouveau devant une porte ouverte de la rue des Abencerrages...

Le décor est à peu près le même que tout à l'heure, mais l'homme est différent.

Toujours assis, les jambes en tailleur, le *Thaleb* est vêtu cette fois d'un burnous brun sous lequel ses vêtements apparaissent, ce qui lui donne un air quelque peu monacal. N'était son turban, on serait tenté de l'appeler mon Révérend Père. Mais, dès qu'il parle, l'illusion n'est plus possible.

Son teint est cuivré, sa barbe noire. Ses yeux, pétillants et malins lorsqu'ils rient, reprennent au repos et sous l'action de la pensée l'expression mélancolique et langoureuse de presque tous les yeux arabes...

Le *chaouch* transmet mon désir de m'entendre prédire l'avenir.

De la main le *Thaleb* me fait signe de m'asseoir. J'obéis.

Alors il prend à ses côtés un grand livre d'astrologie où les signes du zodiaque et les constellations se confondent avec les caractères arabes.

Il tourne les pages, s'arrête enfin à un certain feuillet... et me présente une plume de roseau taillée en pointe.

— Appuie la pointe sur ton cœur, me dit-il par la voix du *chaouch*, et pense à ce que tu voudras. Ensuite porte la plume à tes lèvres et dis-lui tout bas ce que tu désires savoir...

Je fais ainsi qu'il me l'indique et je lui rends le petit instrument.

Avec le bout pointu il trace des mots en caractères inconnus... Ces mots, il les copie dans certains passages du livre qu'il a sous les yeux, toujours...

Je l'observe... Parfois ses sourcils se rapprochent. Il concentre sa pensée et on sent l'effort... Puis de nouveau il forme des lettres, des points... Sa main est longue, fine, jolie... Une grosse bague au chaton d'argent orne le doigt du milieu... Il écrit toujours.

Enfin, le voilà qui parle...

— Tu m'as interrogé sur quelqu'un qui est bien près de toi .. qui t'est très uni... c'est à peine si je vois entre vous deux...

— Oui... mais il faut voir...

— Attends je vais te dire... son nom commence par un X...

— C'est cela...

Presqu'aussitôt il me dit le nom... c'était bien celui auquel je pensais.

Il continue :

— Attends-toi à ce que cet homme fasse de grandes choses; il sera un personnage illustre dans un pays... du côté de l'Est... Dans quelques jours tu feras un voyage dans les environs d'ici... et tu auras, dans ce voyage, le pressentiment des événements que je t'annonce... tu verras, du moins, la possibilité de l'avenir que je te prédis... Tu auras aussi des discussions violentes avec un homme... Je vois l'un de vous deux en prison. Mais sois sans crainte, il y a beaucoup de chance dans ta vie...

J'interromps alors le *Thaleb* pour lui parler d'une

autre personne et il me répond avec une grande clairvoyance :

— Pour celle-là... vois-tu... elle a été avec des gens de justice et maintenant avec des gens politiques... Dis-lui de se défier des hommes... Ils sont tous les mêmes... Celle qui se donne à un homme ne l'aura jamais dans la main .. Celle qui ne se donne pas l'aura toujours dans la main... tu comprends ?...

Et le *Thaleb* montre ses dents blanches en un rire ironique.

Le *chaouch* se croit obligé de m'expliquer ce que signifie « dans la main ».

— Avoir dans la main... est synonyme de la grande influence qu'on peut prendre sur quelqu'un... Quand un Arabe a quelqu'un dans la main, cela veut dire qu'il le domine et le tient complètement...

— Es-tu contente ? me dit le *Thaleb*...

— Oui... très contente...

— Eh bien ! donne-moi encore les noms que je vais te demander et je verrai si l'avenir s'affirme une seconde fois tel que je te l'ai dit ..

Je lui donne les noms de mes proches.

Il les met en ligne et, les prenant ensuite séparément, il fait l'étude de chacune des lettres. Il en note certaines. Ces lettres, mises ainsi de côté, forment un mot. Quand il a analysé tous les noms, les mots nouveaux qu'il a obtenus confirment en tout point les prédictions qu'il a faites précédemment.

Il en est fort joyeux et sa figure rayonne... Il me supplie, si je suis contente de lui, d'accepter une tasse de thé...

Je m'en défends d'abord... mais il insiste tellement que, pour ne pas le froisser, j'accepte... Il apporte un plateau de cuivre avec une théière en métal anglais et des verres minuscules.

De sa main fine et ambrée le *Thaleb* verse le thé dans les verres ; sa saveur en est âcre et mielleuse à la fois. Nous le buvons par petites gorgées. C'est exquis...

Cependant, des consultants sont venus et attendent à la porte le moment d'entrer. Il y a, parmi eux, un Arabe, une grosse juive, une Espagnole et une jeune Moukère voilée. Sans bruit, ils restent debout, contre le mur... patients.

— Y a-t-il longtemps que le *Thaleb* étudie la Haute Science ?...

— Il y a six ans.

— Il ne s'est jamais trompé ?...

D'un geste il montre la rue et les gens qui attendent : « Demande », dit-il, simplement.

Le *chaouch* me dit qu'on le consulte beaucoup pour les maladies... surtout celles que les médecins ordinaires ignorent... celles qui sont données par l'influence des planètes... ou par les maléficieux esprits.

— Et dans ce cas... comment opère le *Thaleb* ?...

— Voilà... il passe quelques heures à lire des prières spéciales, *à s'orienter*, il écrit des versets du Coran sur un parchemin, et enfin il ordonne que ce parchemin soit brûlé dans la chambre du malade avec des herbes qu'il indique...

— Et ensuite ?...

— C'est fini... Le malade est guéri.

Je me lève sur ces mots et je serre la main au *Thaleb* en le remerciant.

Impressionnée, mélancolique, je descends les rues tortueuses de la Kasbah en songeant à tout ce qu'il y a de mystérieux, d'insaisissable dans cette race et surtout à la force étrange avec laquelle la moindre parole prononcée par un des êtres qui y appartiennent s'imprime en nous.

Tel est, Monsieur le Directeur, le récit de ma visite aux sorciers de la Kasbah. Il serait peut-être intéressant de le compléter en se faisant expliquer dans le détail leur méthode de divination. Puisque vous êtes en Algérie, vous avez là un joli sujet d'étude, et je vous le signale.

Agréez, Monsieur le Directeur, etc.

C. DE MIRBEL.

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

⁂ *La Légende Dorée.*

M. Teodor de Wyzewa vient de publier, à la Librairie Académique Perrin, une traduction excellente de la *Légende Dorée*, de Jacques de Voragine. Aucune traduction n'en avait été donnée en français depuis celle de Gustave Brunet, chez Gosselin, 1843, 2 vol. in-18, qui est rare et qui est sèche, bien éloignée du charme d'ingénuité savante qu'a su conserver M. de Wyzewa aux belles et touchantes histoires de l'archevêque de Gênes. Ce fut un savant, l'un des plus grands érudits

de son temps ; mais c'était aussi un saint, de la vertu la plus aimable ; une âme d'entant tendre et joyeuse s'épanouit dans son livre, sous la science du théologien.

Sa vie est très belle et mériterait de prendre place dans une légende dorée nouvelle. Né d'humbles parents à Varage, c'est sans doute l'erreur d'un copiste qui l'a fait Jacques de Voragine, au lieu de Varagine. Varage, comme on sait, est une jolie ville de la côte de Gênes, entre Savone et Voltri. Elle garde d'autrefois de vieux remparts crénelés et une tour de briques qui date du XIII[e] siècle. La statue du Bienheureux Jacques de Voragine décore la maison municipale. Une inscription latine atteste que dès 1645 la ville de Varage se l'est choisi comme patron céleste : *Quem cives sui anno 1645 patronem cœlestem sibi adscriverunt.*

« Aussi, dit M. Teodor de Vyzewa, veille-t-il depuis lors sur la petite ville, y maintenant une paix, une grâce, une sénérité dont je ne crois pas qu'aucune autre ville de cette âpre Rivière ligure offre l'équivalent. Le vent même y est tiède et léger au plus rude de l'hiver. Et quand ensuite dans les rues de Gênes on grelotte au soleil sous une bise glacée, on ne peut se défendre d'un vif sentiment de dépit contre l'ingratitude des Gênois qui peut-être a attiré sur leur ville cette calamité. Car si Jacques de Voragine est né à Varage, c'est à Gênes qu'il a prodigué tous les trésors de son âme de saint. Il y a joué un rôle si actif et si bienfaisant que les historiens les plus libéraux, qui racontent le passé de l'Italie comme si les événements religieux n'y avaient pour ainsi dire point tenu de place, sont tous contraints pourtant de rendre hommage au pieux évêque de Gênes, père des pauvres « et pacificateur des discordes civiles ».

Or, en vain on chercherait dans toute la ville de Gênes la moindre trace de son souvenir. Entre des centaines de plaques commémoratives, célébrant un séjour de Garibaldi ou la munificence d'un riche bourgeois qui a fait entourer d'un grillage le pont de Carignan pour empêcher les désespérés de s'ôter la vie, en vain on chercherait une inscription où figurât le nom du saint évêque pacificateur. En vain on chercherait son nom sur les plaques blanches des *via*, *vico*, *vicolo*, *salita*, dont la vieille cité ligure est plus abondamment pourvue qu'aucune ville de l'Europe. Et l'on songe que cet hommage-là, du moins, serait bien dû à un homme qui non seulement a comblé Gênes de services plus précieux encore que les Marius et les Mazzini, mais qui a, en outre, pendant quatre siècles, nourri la chrétienté de belles histoires et de beaux sentiments.

Jacques de Voragine avait quatorze ans lorsqu'il entra (1244) dans l'ordre des Frères Prêcheurs. N'est-il pas remarquable que cet ordre belliqueux, créé pour l'extirpation de l'hérésie, ait produit tant de moines d'une suavité d'âme toute franciscaine ? Fra Angelico, Fra Benedetto, son frère, Fra Bartholomeo, un siècle plus tard, Frère Jacques de Voragine était de ceux-là.

Prédicateur, professeur de théologie, il joignait à une science profonde et au charme de la parole les mœurs les plus pures, la plus aimable vertu. A trente-sept ans, il fut élu provincial de Lombardie, fonction difficile et fatigante qu'il remplit pendant dix-huit ans. Il fut ensuite élevé à la dignité de définisseur.

En 1288, le pape Honorius IV lui confia la mission d'absoudre les Gênois des censures qu'ils s'étaient attirées par leur désobéissance au Saint-Siège, en prenant parti pour les Siciliens révoltés contre le roi de Naples. Jacques, dans cette mission délicate, s'acquit à un si haut point l'estime du clergé et des habitants de Gênes, que leur archevêque étant mort vers ce temps, ils le choisirent pour le remplacer. L'humble moine refusa obstinément cet honneur et Obazzon de Fiesque fut nommé à sa place. Mais à la mort d'Obazzon, en 1292, le chapitre élut Jacques d'une voix unanime ; le peuple et le Pape applaudirent à ce choix, et le Dominicain fut obligé de céder.

Gênes était en guerre civile ; une grande misère y régnait. L'archevêque réussit à accomplir cette chose merveilleuse de réconcilier les Guelfes et les Gibelins. Sa charité infinie s'employa ensuite à secourir les pauvres. Il allait lui-même soigner les malades dans les ruelles du port. Il s'était fait donner la liste des indigents et les visitait « du matin au soir, s'entre-tenant avec eux de leurs menues affaires ». Son revenu et celui de son église, qui étaient fort riches, non seulement allaient aux pauvres, mais on assure qu'il ne mangeait pas à sa faim pour avoir plus à leur donner. Il mourut en 1298, ordonnant que le prix de ses funérailles fût distribué aux pauvres et qu'on l'enterrât simplement dans son ancien couvent. En 1816, le pape Pie VII approuva son culte. De nombreux miracles s'étaient produits sur son tombeau, sans parler du miracle de charité que fût sa vie. On célèbre sa fête le 13 juillet.

Jacques de Voragine a écrit de nombreux ouvrages, tous fort célèbres en leur temps. Mais aucun n'eut un succès comparable à cette *Légende des Saints*, que, presque dès son apparition, l'Europe entière se plut à appeler « Légende dorée ». L'épithète *aureus*, *aurea* était dès ce temps et bien avant le superlatif de l'éloge. Il l'écrivit bien certainement avant son élévation au trône archiépiscopal de Gênes, probablement vers 1255,

lorsqu'il n'était encore qu'un jeune professeur de théologie.

Et si « dorée » signifie incomparable, remarquez que « légende » ne veut pas dire tradition incertaine, fable. *Légende* signifie ici : qui doit être lue, *legenda*. C'est l'équivalent du mot *lectio* qui, dans le bréviaire, désigne les passages des auteurs consacrés que le prêtre est tenu de lire entre deux oraisons.

M. de Wyzewa, dans son érudite, pénétrante et charmante préface, a défini excellemment le caractère et la portée de la *Légende dorée* :

« Elle est, dit-il, un des signes les plus caractéristiques de son temps, du temps qui a produit saint François, saint Dominique, saint Louis, et rempli le monde d'églises merveilleuses. C'est au temps où, dans l'Europe entière, le peuple, s'éveillant enfin d'une longue somnolence, a commencé tout-à-coup d'aspirer fiévreusement à la vie de l'esprit. Tout-à coup l'architecture, la sculpture, tous les arts se sont laïcisés, sont sortis du couvent pour aller au peuple. Et de même la pensée religieuse. En même temps qu'il s'occupait de bâtir des églises, le peuple réclamait d'être initié aux secrets de la théologie ; il voulait qu'un contact plus intime s'établît désormais entre lui et Dieu... Le peuple voulait en quelque sorte pénétrer jusqu'au cœur de l'église afin de mieux célébrer Dieu, étant plus près de lui. Et c'est à cette tendance que répond la conception de la *Légende dorée*, comme par elle s'explique aussi l'extraordinaire fortune de ce livre.

« La *Légende Dorée* est, essentiellement, une tentative de vulgarisation de laïcisation de la science religieuse... Elle a pour objet de faire sortir des bibliothèques des couvents les trésors de vérités saintes qu'y ont accumulés des siècles de recherches et de discussions, de donner à ces trésors la forme la plus claire, la plus simple possible, et en même temps la plus attrayante, afin de les mettre à la portée d'âmes naïves et passionnées qui aussitôt s'efforcent par mille moyens de témoigner la joie extrême qu'elles éprouvent à les accueillir. Voilà pourquoi Jacques de Voragine ne dédaigne point d'admettre dans son livre jusqu'à des récits qu'il avoue lui-même ne pas mériter d'être bien pris à cœur. Voilà pourquoi il ne néglige jamais une occasion d'expliquer longuement le sens des diverses cérémonies religieuses... Et voilà pourquoi, tout en nommant toujours les auteurs dont il « compile » les savants écrits, il a toujours soin de modifier les passages qu'il leur emprunte, de manière que l'âme la plus simple puisse les comprendre et y trouver profit.

Il n'y a peut-être pas de livre qui ait exercé sur le peuple une action plus profonde et plus bienfaisante. Il a été pendant trois siècles une source inépuisable d'idéal pour la chrétienté. En rendant la religion plus ingénue, plus populaire et plus pittoresque, elle l'a presque revêtue d'un pouvoir nouveau ; ou, du moins, elle a permis aux âmes d'y prendre un nouvel intérêt et, pour ainsi dire, de s'y réchauffer plus profondément.

« Je ne crois pas, dit encore M. de Wyzewa (après avoir montré la sottise et l'étroitesse d'esprit des détracteurs de la Légende), je ne crois pas, au reste, que personne s'avise plus aujourd'hui de reprocher à la *Légende Dorée* la faiblesse de sa critique ou l'incohérence de sa chronologie. Et je suis sûr que personne ne pourra s'empêcher de sentir l'exquise douceur poétique de cette Légende, son charme ingénu, mais par-dessus tout la pureté et la beauté incomparable de l'esprit chrétien dont elle est imprégnée. Quelque opinion que l'on ait de l'exactitude documentaire de chacun de ces récits, on reconnaîtra que leur ensemble forme un manuel parfait de la vie suivant l'Evangile, un manuel infiniment varié et d'autant mieux adapté aux diverses conditions de l'existence humaine. Car la *Légende Dorée* restera toujours ce que son auteur a voulu qu'elle fut : un livre à l'adresse du peuple, offrant à tout homme la leçon et l'exemple qui peuvent lui convenir.

Mais, leçons et exemples, malgré leur diversité, y ont toujours en commun d'être directement inspirés de la parole du Christ. Et la religion qu'on y trouve exprimée est toute d'indulgence et de consolation. C'est la religion telle que la concevait saint François d'Assises, telle qu'allait la traduire, deux siècles après, le Bienheureux Fra Angelico dans ces miniatures et ces fresques dont seul un chrétien peut apprécier la surnaturelle vérité chrétienne. »

Peut-être est-ce un peu cet esprit d'indulgence et de mansuétude infinie qui excite contre la *Légende dorée* certains écrivains religieux du XVIIe siècle, gâtés de jansénisme. Quoi qu'il en soit, et comme conclut excellemment le nouveau traducteur de Voragine, l'homme d'aujourd'hui, ainsi que celui du XIVe siècle, est merveilleusement propre à goûter la *Légende dorée*. Les imaginations ont soif de merveilleux et de légendes, les cœurs ont soif de pitié et de consolation. Nous avons besoin qu'on nous fasse comprendre que la justice de Dieu est faite de sa bonté. Puisse cet état d'âme valoir un grand succès à l'excellente œuvre de M. de Wyzewa, à qui je reprocherais seulement d'avoir été impitoyable pour toutes les légendes ajoutées, interposées, dont certaines sont charmantes. Mais je ne veux rien lui reprocher, tant j'ai pris plaisir à le lire.

GEORGE MALET.

LES GRANDS VISIONNAIRES

Balzac

Balzac, dès son jeune âge, montra les dons les plus étonnants de compréhension et de volonté. Né à Tours, à la fin du XVIIIe siècle, le 20 mai 1799, il devait remplir la moitié du XIXe — il mourut à Paris, le 18 août 1850 — de l'éclat de son génie prodigieux et de sa vision presque surhumaine.

Philarète Chasles, dont l'esprit critique était pourtant avisé et profondément compréhensif, ne saisit pas, en son temps, la nature de son imagination et de son œuvre, et, dans les *Débats*, après l'avoir poursuivi de sarcasmes et de critiques déplorables, il l'appela avec dédain : « Un voyant ». Un voyant ! Certes, il l'était, et visionnaire, dans la haute acception du mot, comme nul penseur, comme nul poète d'aujourd'hui et de tous les temps ne l'a jamais été.

Si d'aucuns — faux visionnaires, sortes d'antechrists du génie, — ont voulu, se partageant les dépouilles du lion, relever de son école — Zola par exemple — il est utile de remettre le véritable génie, le suprême grand homme, en vive lumière et à son plan ; aucun terme de comparaison, du reste, n'est possible entre eux : c'est comme si l'on voulait assimiler un étang de boue, si profond qu'il soit, à un lac immense, d'une pureté limpide, qui réfléchit et les doux nuages, légers et fins, du ciel clair, et les gros nuages lourds d'orage, et le soleil puissant à son midi, et les paisibles étoiles dans la nuit bleue...

Balzac fut mis en pension, à l'âge de huit ans, chez les Oratoriens, à Vendôme ; mais, indépendant d'esprit comme il l'était, ses premières études, appliquées à une série de leçons différentes, ne furent pas très brillantes : un professeur avisé et profond, seul, aurait pu déterminer la nature des rêves et des idées apparaissant déjà dans ce cerveau qui ne devait plus bientôt cesser d'être en complète ébullition. Il faut lire, dans *Louis Lambert*, qui est certainement son autobiographie la plus exacte, le récit des ennuis de cet élève nerveux et délicat qui lui ressemble comme à un autre lui-même :

« Ce pauvre poète, si nerveusement constitué, dit-il, souvent vaporeux autant qu'une femme, dominé par une mélancolie chronique, tout malade de son génie comme une jeune fille l'est de cet amour qu'elle appelle et qu'elle ignore ; cet enfant, si fort et si faible, déplanté de ses belles campagnes pour entrer dans le moule d'un collège auquel chaque intelligence, chaque corps doit, malgré sa portée, malgré son tempérament, s'adapter à la règle et à l'uniforme comme l'or s'arrondit en pièces sous le coup du balancier ; Louis Lambert souffrait par tous les points où la douleur a prise sur l'âme et sur la chair. Attaché sur un banc à la glèbe de son pupitre, frappé par la férule, frappé par la maladie, affecté dans tous ses sens, pressé par une série de maux, tout le contraignait d'abandonner son enveloppe aux mille tyrannies du collège. Semblable aux martyrs qui souriaient au milieu des supplices, il se réfugia dans les cieux que lui entr'ouvrait sa pensée. Peut-être cette vie tout intérieure aida-t-elle à lui faire entrevoir les mystères auxquels il eut tant de foi. »

Balzac acheva ses études à Paris, où ses parents s'étaient provisoirement fixés, puis il fut clerc d'avoué et clerc de notaire ; mais, en vain, lui parlait-on d'une étude à prendre pour lui, plus tard ; ses goûts n'étaient pas là ; la littérature et les hautes spéculations de la pensée l'appelaient avec une force invincible. On résolut de l'en dégoûter ; une très faible pension, avec laquelle il devait se loger, se nourrir, s'entretenir, fut tout son lot ; il se logea dans une mansarde, et, par la faim, par le froid, par les privations de toutes sortes, il se mit à l'œuvre pour la réalisation de son rêve puissant qui devait être la *Comédie humaine*.

Parfois, pourtant, un cri de douleur lui échappe. Il écrit à sa sœur :

« Encore si quelqu'un jetait un charme quelconque sur ma froide existence ! Je n'ai pas les fleurs de la vie et je suis pourtant dans la saison où elles s'épanouissent ! A quoi bon la fortune et les jouissances quand ma jeunesse sera passée ? Qu'importe des habits d'acteur si l'on ne joue plus de rôle ? Le vieillard est un homme qui a dîné et qui regarde les autres manger, et moi, jeune, mon assiette est vide, et j'ai faim ! Laure ! Laure ! mes deux seuls et immenses désirs, *être célèbre* et *être aimé*, seront-ils jamais satisfaits ? »

Ils ont été satisfaits tous les deux.

Mais quels efforts pour en arriver là ! Après beaucoup de tâtonnements, — car il fait disparaître la plupart de ses premières œuvres — son cerveau bouillonnant, qu'il active encore par de fâcheux abus de café, lui fait concevoir tout un monde, toute une société, toute une série de types et de caractères qui vont penser, souffrir, aimer, et se mesurer avec l'infini dans son œuvre puissante et incomparable.

Il commence par des récits d'action. C'est en 1827 que paraissent *Les Chouans*. Sa famille le réclame :

« J'ai encore une quinzaine de jours à passer sur *Les Chouans* ; jusque-là, pas d'Honoré : autant vaudrait déranger le fondeur pendant sa coulée ! »

Et c'est, de plus en plus, une coulée constante de

livres variés, éloquents, tristes, gais, grandioses ou sublimes qui dépassent l'imagination, et font reculer le calcul devant cette production constante et indéfinie.

Balzac avait eu véritablement la vision de figures innombrables et variées comme la société, qui devaient, dans l'avenir, donner une image exacte du siècle dans lequel elles avaient brillé. Et il explique comment il peut se faire que les types créés ainsi par le génie ont plus de durée peut-être que le flot des hommes qui passe sans arrêter le regard de l'Histoire ou de la Légende :

« N'est-il pas, dit-il, véritablement plus difficile de faire concurrence à l'état-civil avec Daphnis et Chloé, Roland, Amadis, Panurge, Don Quichotte, Manon Lescaut, Clarisse, Lovelace, Robinson Crusoé, Gil Blas, Ossian, Julie d'Estanges, mon oncle Tobie, Werther, René, Corinne, Adolphe, Paul et Virginie, Jeannie Dean, Claverhouse, Ivanhoé, Manfred, Mignon, que de mettre en ordre les faits à peu près les mêmes chez toutes les nations, de rechercher l'esprit des lois tombées en désuétude, de rédiger des théories qui égarent les peuples, ou, comme certains métaphysiciens, d'expliquer ce qui est ? D'abord, presque toujours, ces personnages, dont l'existence devient plus longue, plus authentique que celle des générations au milieu desquelles on les fait naître, ne vivent qu'à la condition d'être une grande image du présent. Conçu dans les entrailles de leur siècle, tout le cœur humain se réunit sous leur enveloppe, et il *s'y cache souvent toute une philosophie.* »

C'est ici que nous touchons à la haute valeur, à la suprême vision de l'œuvre de Balzac, qui a ses fortes assises dans l'observation constante et scientifique de la nature et de la société, et qui, par l'âme mystérieuse et éthérée de quelques-uns de ses personnages, se prend à *rêver* de l'au-delà, et à évoluer vers les espaces éthérés de la poésie et du mysticisme. C'est que — tout comme le dix-neuvième siècle dont il semble l'incarnation au point de vue de la marche des idées, — sa philosophie, matérialiste d'abord avec Cabanis, s'était transformée dans le même sens au point de vouloir expliquer le surnaturel ou le surpra-naturel avec Swendenborg.

Plongé dans les études mystiques, il écrit à sa sœur :

« *Louis Lambert* m'a coûté tant de travaux ! Que d'ouvrages il m'a fallu relire pour écrire ce livre ! Il jettera peut-être, un jour ou l'autre, la *Science dans des voies nouvelles.* Si j'en avais fait une œuvre purement savante il eût attiré l'attention des penseurs qui n'y jetteront pas les yeux. Mais si le hasard met, un jour ou l'autre, *Louis Lambert* entre leurs mains, ils en parleront peut-être... »

Louis Lambert semble marquer, en effet, l'évolution du génie de Balzac vers l'occultisme, et il s'en dégage, à la fin, toute une théorie qui tend à expliquer le mystère :

« Il existe trois mondes : le *Naturel*, le *Spirituel*, le *Divin.* L'Humanité transite dans le monde naturel, qui n'est fixé, ni dans son essence, ni dans ses facultés. Le Monde spirituel est fixe dans son essence et mobile dans ses facultés. Le Monde divin est fixe dans ses facultés et dans son essence. Il existe donc nécessairement un culte matériel, un culte spirituel, un culte divin, trois formes qui s'expriment par l'Action, par la Parole, par la Prière, autrement dit, le Fait, L'Entendement et l'Amour. L'Instinctif veut des faits, l'Abstractif s'occupe des idées ; le Spécialiste voit la fin, et il aspire à Dieu qu'il pressent et qu'il contemple. »

Mais c'est dans *Séraphita* qu'il s'élève plus haut vers la complète *idéalisation* de la vie. Outre que le milieu où il place ses personnages, les fjords de Norwège, dans une description si poétique et si suggestive, prête à cette évocation éminemment symbolique, il entoure ses principaux personnages, Minna et Wilfrid, d'un tel nimbe de rêve que l'on croit, en ces purs et immaculés paysages polaires, suivre l'âme inquiète dans ses dernières étapes vers l'Absolu. Jamais la poésie, débarrassée des passions de la terre, n'a chanté un tel hymne mystique : c'est la transfiguration du sentiment et l'immatérialité du désir chantées comme les anges de Swendenborg peuvent seuls le faire par delà des sphères terrestres, dans les splendeurs de l'infini idéalisé.

Penser, c'est voir, avait dit Balzac, dans *Louis Lambert* ; mais, ici, mourir, c'est vivre :

« Conçois-tu, dit Séraphita à Wilfrid, conçois-tu avec quelle ardeur je voudrais te savoir quitte de cette vie qui te pèse, et te voir plus près encore que tu ne l'es du monde où l'on aime toujours? N'est-ce pas souffrir que d'aimer pour une vie seulement? N'as-tu pas senti le goût des éternelles amours? Je voudrais avoir des ailes, Wilfrid, pour t'en couvrir, avoir de la force à te donner, pour te faire entrer par avance dans le monde où les plus pures joies du plus pur attachement qu'on éprouve sur cette terre feraient une ombre dans le jour qui vient incessamment éclairer et réjouir les cœurs. Cours, vole, jouis un moment des ailes que tu conquerras, quand l'amour sera si complet en toi que tu n'auras plus de sens, que tu seras toute intelligence et tout amour! »

Après de telles œuvres, sans en compter une foule d'autres, aussi importantes dans tous les genres, Balzac pouvait être célèbre. Il lui fallait l'autre réalisation de son rêve : être aimé. Il le fut, et avec passion.

Une jeune étrangère, Mme de Hanska, en lisant ses livres, s'était éprise pour lui d'un grand amour. Elle le lui exprima longtemps par correspondance, et, après la mort de son vieil époux, elle offrit à Balzac son cœur et son immense fortune.

A la réception de cette nouvelle, il dit un jour avec enthousiasme à Lamartine qu'il rencontra : « J'attends la félicité des anges ici-bas. J'aime, je suis aimé par la plus charmante femme inconnue qui soit sur la terre. Elle est jeune, elle est libre, elle a une fortune indépendante qui ne se calcule que par millions de revenus. De courtes convenances l'empêchent seules de me donner sa main ; mais, dans peu de mois, elle en est affranchie et je suis aussi sûr de mon bonheur que de son amour ! »

Hélas ! ce bonheur devait peu durer. Balzac, usé par des excès inouïs de travail, et aussi, il faut bien le dire, par l'abus du café qui lui excitait le cerveau outre mesure, fut emporté brusquement, au milieu du luxe qu'il avait rêvé, par une hypertrophie du cœur.

Mais son œuvre était accomplie : La *Comédie humaine* pouvait désormais braver le temps, car rien ne l'entamera et sa gloire est impérissable.

Victor Hugo, sur la tombe de ce grand homme, en caractérisa en quelques mots, mais incomplètement au point de vue mystique, la haute valeur : « .. Ce livre merveilleux, dit-il, que le poète a intitulé *Comédie* et qu'il aurait pu appeler *Histoire*, qui prend toutes les formes et tous les styles, qui dépasse Tacite et va jusqu'à Suétone, qui traverse Beaumarchais et qui va jusqu'à Rabelais... »

Tel fut ce formidable génie. Il avait dit, un jour, dans un beau mouvement d'orgueil : « Ce que Napoléon n'a pu faire par l'épée, je le ferai par la plume. »

Vision prodigieuse ! Et tous deux, en effet, visionnaires immenses au seuil du dix-neuvième siècle, ils luttèrent et moururent, après avoir accompli dans le même nombre de jours — 51 ans — Napoléon, la plus grande épopée de l'action, Balzac, la plus vaste épopée du rêve.

EMILE MARIOTTE.

A TILLY

Nous avons reçu de Mme Dupont White, sur Louise Polinière, la lettre suivante que nous publions à titre de simple document.

Beauvais, 11 janvier 1902.

Monsieur Mery,

Quoique votre article du 15 décembre, si vrai et si impartial, nous ait donné pleine satisfaction en publiant la lettre-certificat de M. le Doyen de Tilly, qui est le plus éloquent plaidoyer pour la défense de Louise Polinière, permettez-moi, cependant, d'ajouter quelques remarques et détails sur cette voyante, qui seront une réponse à certains articles de M. le marquis de Lespinasse que je trouve un peu inexacts.

Je connais Louise Polinière depuis cinq ans, j'ai assisté à la plupart de ses extases, et l'ai étudiée à Tilly, puis à Tours et à Navas, chez le comte et la comtesse de B... ses protecteurs.

J'ai été frappée, comme bien d'autres, de la franchise et de la simplicité des manières et du langage de cette enfant ; c'est pour ce motif que le récit de ses visions nous a paru sincère. La lettre si élogieuse de son curé me dispense de tout commentaire, mais je ne comprends guère que ce dernier ait modifié en quelque sorte son opinion pendant les quelques jours qui précédèrent son voyage à Tours. La veille du départ de Louise Polinière, j'ai assisté aux adieux du Doyen chez Mme Travers. Je certifie qu'ils étaient empreints de la plus franche cordialité, et m'ont paru aussi sincères que les regrets de la bonne Mère Travers et de toute sa famille. J'ai été aussi témoin à cette époque des témoignages de sympathie universelle dont cette enfant a été l'objet de la part des habitants de Tilly.

Pour répondre aux objections ayant trait à la brusquerie de ses réponses, à la tristesse empreinte sur son visage pendant ses extases, je vous dirai que le ton et les manières naturellement rudes de Louise Polinière s'accentuaient davantage lorsque l'on venait lui dire qu'elle voyait le diable, ou jouait la comédie ; ce jour-là, elle ne pouvait vraiment pas répondre la bouche en cœur et on pouvait lui permettre « d'avoir ses têtes », comme dit M. le marquis de Lespinasse. J'ai assisté à plusieurs extases fort tristes de Louise Polinière : son visage était inondé de larmes, et sa voix entrecoupée de sanglots ; elle voyait devant elle la scène du Crucifiement de Notre-Seigneur ; il eût fallu un cœur de pierre pour ne pas pleurer devant un pareil spectacle. Je la vis d'autres fois toute radieuse et presque belle par l'expression de joie toute céleste répandue sur son visage (8 décembre 1897).

La Sainte-Vierge (sa Vision) ce jour-là lui apparut toute rayonnante de gloire, apportant des paroles d'amour et d'espérance. Si la souffrance est une marque de prédestination, Louise Polinière, dès son jeune âge, eut à subir de rudes assauts. Témoin de scènes douloureuses au foyer paternel, sa nature sensible en fut vivement impressionnée et cette souffrance prématurée l'avait rendue plus sérieuse que les enfants de son âge. Elle n'aimait pas se mêler à leurs jeux, préférant travailler ou se rendre utile. Elle avait envi-

ron douze ans, quand elle entra au service de Mme Travers : c'est là où nous l'avons vue à l'œuvre, soumise, laborieuse, dévouée, en un mot le modèle des servantes ; elle n'aurait jamais consenti à quitter son pays qui lui était cher si sa Vision ne lui eût imposé ce sacrifice pour entrer dans une respectable famille destinée à la protéger et à seconder les desseins de Dieu sur elle.

Le comte et la comtesse B..., choisis pour s'occuper de cette enfant, eurent à cœur de remplir consciencieusement cette mission délicate, et, malgré la sympathie que leur inspirait leur protégée, ils n'eurent jamais l'idée d'en faire une demoiselle en la faisant bénéficier des avantages de leur grande fortune ; dans ce but, ils la placèrent dans un orphelinat dirigé par des religieuses, où l'on devait compléter son éducation et son instruction chrétiennes tout en la formant à divers travaux manuels. Louise Polinière devait passer par de dures épreuves : quelque temps après son entrée au couvent, elle perdit son bienfaiteur, le comte B..., qui avait été son soutien et son défenseur plutôt que son admirateur ; enfin, cette année elle eut la douleur de voir mourir sa chère bienfaitrice, la comtesse B... ; il semble que Dieu ait voulu lui ôter tout appui humain.

Louise ne se décourage pas ; calme et résignée au fond de son couvent, loin du bruit des intrigues de ce monde, elle ignore que son nom, après plusieurs années d'oubli, est livré de nouveau à la publicité.

De tout cela, elle n'a cure et se prépare, dans le recueillement, le travail et la prière, à la sublime vocation à laquelle elle se croit appelée. Sa Vision le lui a dit, elle a foi en sa Vision.

Louise Polinière n'a jamais été, ni souhaité être une demoiselle, fût-elle la plus heureuse, la plus riche, la plus enviée ; ses désirs tendent beaucoup plus haut : elle aspire à être un jour la dernière et la plus humble des sœurs converses d'un Carmel bien connu et s'y prépare en se livrant avec soumission et simplicité aux plus vulgaires travaux du ménage. En attendant l'heure de Dieu elle s'efforce de mettre en pratique cette devise digne des filles de sainte Thérèse, qu'une bonne personne (bien connue de M. le marquis de Lespinasse) lui donna au moment de son départ :

Vivre en morte,
Souffrir en muette,
Obéir en servante.

Recevez, Monsieur Méry, mes salutations distinguées.

A. Dupont-White.

PHYSIOGNOMONIE

TÊTES COURONNÉES

LE TZAR NICOLAS II

X

Une sereine douceur nimbe ce visage d'autocrate et lui communique une expression de mélancolique bienveillance, une expression étrangement spleenitique et rêveuse.

Quelque chose de doucement attrayant émane de cette physionomie où l'énergie latente, la résolution, l'entêtement même, se dissimulent sous un léger voile de frémissante et inquiète timidité. C'est bien là, si on veut, la physionomie d'un Tzar, mais d'un Tzar chez qui l'atavique instinct autoritaire serait mitigé d'angoisse morale et de philosophie humanitaire.

Ce visage manifeste la fusion de deux races, parentes, il est vrai, mais parfaitement distinctes néanmoins : les races scandinave et slave. Toutefois, l'âme scandinave, mathématiquement idéaliste et abstraite, se trouve, ici, dominée par le rêve tressaillant tourmenté, à la fois mystique et voluptueux, de l'âme slave qui, elle, garde certaines réminiscences de l'Orient. Mais c'est l'intime union de ces deux forces psychiques qui crée l'être complexe et concentré, en apparence légèrement contradictoire et fugace, qu'est Nicolas II.

Une chose particulièrement remarquable, dans la conformation de cette tête, c'est que la hauteur l'emporte de beaucoup sur la largeur. Cette particularité dénonce, en général, une personne douée d'extrême sensibilité, d'excessive impressionnabilité. A condition que cette forme crânienne ne soit pas exagérément accentuée et que, d'autre part, les divers traits de la face constituent un ensemble harmonieux, on aura sûrement un esprit inventeur de théories et de systèmes, car ceux qui sont dotés de cette construction ont une forte tendance à voir le Monde et la Vie beaucoup plus à travers leurs conceptions imaginatives que d'après les réalités objectives. Repliés sur eux-mêmes, ils vivent dans un monde intérieur qu'ils animent et peuplent à volonté, car, pour eux, l'Idée est bel et bien une entité vivante. Si, chez ces individualités, la complexion physiologique est assez robuste, saine, suffisamment indemne de germes morbides, héréditaires, nous aurons les grands intuitifs, d'où sortiront : artistes, poètes et philosophes de génie. Si, au contraire, le tempérament se révèle congénitalement débile, alors, on ne pourra espérer que des neurasthéniques maniaques, perpétuellement craintifs, défiants et soupçonneux.

Chez Nicolas II, l'asymétrie en question révèle bien un esprit spéculatif, mais spéculatif par intuition plus que par raisonnement logique. Le Tzar *se sent* penser, comme d'autres se sentent souffrir. Livré à lui-même, il ne comprend et n'agit que par sensation, d'abord, puis par sentiment. Si vous avez une idée à lui exposer, arrangez-vous pour que cette idée puisse faire vibrer en son âme un sentiment quelconque. Autrement, vous ne parviendrez pas à l'intéresser: et, s'il vous écoute, ce sera par pure courtoisie...

La physionomie, vraiment caractéristique, de ce prince, fait songer à la gazelle — par les yeux, au chat, par l'expression générale et, un peu, au cheval — par sa forme ovale, allongée. Les côtés latéraux antérieurs du crâne, larges et hauts, accusent une sérieuse inclination pour tout ce qui semble étrange ou merveilleux, une curiosité inquiète, vague, peut-être même légèrement superstitieuse, puis, l'instinctif besoin de sincères affections...



Le sommet du crâne, très bombé, indique de subits emportements, puis une fermeté de résolution qu'on ne soupçonnerait guère à première vue.

Les cheveux, très épais, plantés bas sur le front, confirment et accentuent encore ces indications.

Les tempes unies et vastes, révèlent de la fierté, un grand fond de noblesse, puis une extrême fidélité de cœur, malgré la possibilité de certaines suprises des sens...

Le front, peut-être légèrement trop incliné en arrière, ne manque cependant ni d'ampleur, ni de force. Mais il est surtout songeur. Ce front exprime une pensée un peu hésitante, un peu étonnée devant la brutalité de la vie positive. Il montre beaucoup de bonne volonté, de la prudence et un suffisant esprit d'initiative. Mais il voudrait bien aussi que, sans trop d'explications, les Hommes comprissent ce qu'il désire...

Les sourcils, relativement épais, mais un peu trop droits, et l'arcade sourcilière aux angles trop atténués, décèlent une énergie saccadée. On est l'homme du premier mouvement. On a l'enthousiasme facile et prompt. Mais si l'on entreprend de réaliser pratiquement une conception intellectuelle, il faudra un concours de circonstances vraiment favorables pour que l'on puisse, sans ennui ou lassitude, atteindre le but projeté...

Les yeux, par exemple, sont véritablement superbes. Lumineusement doux et câlins, très pénétrants, curieux et légèrement ironiques, ils disent une loyauté profonde, une nature affectueuse, caressante, excessivement délicate, une nature qu'un rien peut impressionner agréablement, qu'un rien peut faire souffrir, mais qui, très réservée, extériorise peu ses impressions intimes.

Le nez, droit et fort, mais un peu court et relevé du bout, indique une remarquable puissance d'observation et quelque scepticisme... Ce nez redoute les compliments intéressés, craint les discours protocolaires, abomine les raseurs et se plaît aux joies de l'intimité familiale.

La bouche, aux lèvres pleines et régulières, est très belle. On y découvre une relative sensualité, une grande bonté, mais une bonté un peu dédaigneuse, puis du penchant à des accès de noire mélancolie, à des tristesses instinctives. Pourtant, et malgré tout, cette bouche garde l'invincible attirance du Baiser...

Les influences féminines domineront l'existence de Nicolas II.

Le menton fort et avancé, le maxillaire ferme et bien d'aplomb, enfin, les pommettes que l'on devine plutôt saillantes, sous les joues un peu charnues, accusent une sérieuse force de résistance. Avec ces particularités, on peut avoir l'air de céder relativement. On n'en demeure pas moins tenace et l'on attend patiemment l'heure de prendre sa revanche. On peut être indulgent et pardonner, mais l'on n'oublie jamais...

Les oreilles, moyennes et fines, et le cou, bien pris, affirment la sélection aristocratique.

Les tempéraments nerveux, lymphatique et sanguin — avec prédominance des deux premiers — entrent dans la complexion physiologique du Tzar.

Sans être mauvaise, cette complexion n'est pourtant pas des meilleures, car elle ne promet une bonne santé

qu'à la condition d'éviter strictement tous excès et surmenages...

Elle prédispose principalement à la neurasthénie, aux fièvres muqueuses, cérébrales, typhoïdes, etc. ; aux hémorragies internes et externes, aux catarrhes, bronchites, fluxions de poitrine ; aux péritonites, entérites et gastrites, puis enfin, quelquefois, à la tuberculose. On a le choix.

Le visage du Tzar, bien que sympathique, montre cependant — par une certaine et instinctive crispation nerveuse — que ce prince est menacé de nombreux accidents ou attentats. Mais s'il lui arrive, quelque jour, de succomber tragiquement, tout porte à supposer que ce sera ou par empoisonnement, ou par blessure, soit à la tête, soit au moins dans la région supérieure du corps...

On pourrait dire, en parlant de Nicolas II, que c'est un souverain de transition, car il se trouve placé entre l'ancien concept — nettement autoritariste — du tzarisme et les tendances libertaires de l'époque actuelle.

Or ce qui, pour un esprit latin, peut sembler, aujourd'hui encore, incroyable ou monstrueux, mais qui n'en sera pas moins l'éclatanto vérité de demain, c'est que l'Autocrate de toutes les Russies est, peut-être, le seul souverain d'Europe qui puisse parfaitement, et sans danger, s'entendre avec un socialisme rationnel.

Un sectarisme étroit, soigneusement entretenu par d'ineptes racontars, aveugle l'homme des pays latins au point de lui faire croire sérieusement que le Régime impérial russe est le refuge naturel de toutes les tyrannies. Il s'en faut pourtant de beaucoup, car, s'il est vrai qu'il y ait, là-bas, un peu moins de licence qu'ailleurs, il y a, je pense, un peu plus de réelle liberté pour les paisibles citoyens. Trop de gens ignorent que la mentalité d'un Romanow est autrement libérale que celle de n'importe quel Jacobin...

Le Tzar sait qu'il est le dépositaire de la toute-puissance, non pour opprimer ses peuples, ni pour protéger la rapace exploitation d'une caste par une autre, mais bien et seulement pour faire régner l'ordre en son pays, tout en marchant rapidement vers le progrès. A côté de l'émancipation relative des classes ouvrières, il y a le problème des intérêts généraux de l'Etat moscovite. C'est à concilier cette émancipation avec ces intérêts que, perpétuellement, tendent son vouloir et son activité. Qu'importe si, dans l'omorphe troupeau « d'En-Bas », quelques vagues individualités, par ci, par là, s'agitent et crient sans comprendre !...

Le rôle de Tzar, grandiose toujours, peut devenir sublime parce que, pour le prince qui le remplit scrupuleusement, c'est un rôle fait d'abnégation hautaine. Car celui qui, aux yeux des Foules, se dresse en l'inaccessible majesté autocratique n'est, en vérité, que l'instrument prédestiné de l'occulte Génie dont l'inexorable sagesse prépare en silence les destinées de l'Empire.

Et ces Destinées étonneront le monde !...

Génia Lioubow.

Madame IDA

Un de mes excellents amis me contait tout dernièrement un fait assez curieux. Une jeune domestique, accusée à tort de vol par sa maîtresse, s'en va trouver une somnambule qui lui affirme que l'auteur du larcin n'est autre que le concierge de la maison, et lui indique, en outre, où se trouvent cachés les objets dérobés. C'est ainsi que fut reconnue son innocence.

Intéressé par cette histoire, je priai mon ami de me fournir l'adresse de cette somnambule vraiment lucide. Il le fit de bonne grâce. C'est ainsi que, l'autre jour, je sonnais à la porte de Mme Ida.

Tout près de la place de la Bastille, dans une de ces petites rues sombres, tristes et sales qui conduisent à l'avenue de la République, au fond d'une cour... C'est là. Et de suite on se trouve à l'aise. L'appartement est simple mais d'une propreté méticuleuse. C'est presque une désillusion. Point de crânes polis, point d'os en croix, rien que de très simple, de très bourgeois. Mais voici Mme Ida. Très douce, très affable, l'air foncièrement bon, c'est avec la meilleure grâce du monde qu'elle répond à mes questions.

— « Excusez-moi, Monsieur, mais depuis que la police nous a interdit le libre exercice de notre profession, je ne m'occupe plus guère de sciences occultes qu'en petit comité. Je suis négociante maintenant ; voyez plutôt. »

Et elle me montre une série de petits flacons sur lesquels on lit : *Pommade Ida. Réconforte le cuir chevelu. Fait disparaître les pellicules. Arrête la chute des cheveux.*

Cela ne satisfaisait guère ma curiosité et j'étais venu pour tout autre chose. Enfin, après quelques prières de ma part et quelques hésitations de la sienne, Mme Ida consent à m'accorder la consultation que je désire.

Je lui prends la main, je fixe ses yeux... Deux ou trois mouvements convulsifs : c'est fait, la voilà en état de somnambulisme. — Je suis traître. Avant de sortir j'ai inscrit quelques lignes sur une feuille de papier

blanc que j'ai soigneusement mise sous enveloppe cachetée. Je pose l'enveloppe sur la table.

— « Pouvez-vous me dire ce que contient l'enveloppe que voici, Madame ? »

— « ... Non, il faut que tu me la donnes, il faut que je la touche. »

Je consens. Elle la prend et l'appuie sur son front. Aussitôt j'obtiens une réponse exacte.

— « C'est toi qui as écrit ce qu'il y a là-dedans. Oh ! c'est une belle pensée. Oh ! comme c'est bon ! Comme c'est bon !... »

— « Précisez un peu, voulez-vous ? Lisez ce qui est écrit. »

— « Je ne sais point lire, hélas ! Mais je sens que c'est bon. Tu parles de Charité, de Dieu... »

En effet, ce sont des vers de Victor Hugo, tirés de sa poésie : ***Pour les pauvres.***

Donnez, riches, l'aumône est sœur de la prière ;
Hélas, quand un vieillard sur votre seuil de pierre
Tout roidi par l'hiver en vain tombe à genoux,
Quand les petits enfants, les mains de froid rougies,
Ramassent sous vos pieds les miettes des orgies,
La face du Seigneur se détourne de vous !...

J'obtiens encore deux ou trois réponses exactes, puis Mme Ida se réveille. Elle s'enquiert de suite si je suis satisfait.

— « Certainement, mais je désirerais quelque chose de plus frappant, de plus important. »

— « Alors, pour cela il faut que j'obtienne une incarnation, car je suis également voyante, et même meilleure voyante que somnambule. Je vais prier un bon esprit de vouloir bien se communiquer à moi. »

Cette fois les yeux se ferment, des soubresauts violents, puis de plus en plus lents, agitent le corps du médium ; enfin le calme se fait, le visage sourit : l'esprit est là. — Je questionne.

— « Les élections sont proches. Depuis longtemps elles n'ont eu si grande importance. Vois-tu les résultats qu'elles donneront ? »

— « L'heure n'est pas encore venue pour la France d'être heureuse. Elle n'a pas assez souffert. Les élections n'amèneront pas de grands changements. Il y aura un « renversement » des hommes actuellement au pouvoir, mais ils seront remplacés par d'autres qui ne vaudront guère mieux. On verra à cette occasion des fraudes audacieuses, des « truquages » de toute sorte, des vols de bulletins de vote, même à la Chambre. »

— « Mais vois-tu un changement de régime dans un avenir prochain ?... »

— « Non. L'heure n'est pas encore venue. Attends. »

— « Je serais très heureux de savoir si certaines lois que je considère comme monstrueuses, la loi sur les Associations, en particulier, seront abrogées par le prochain Parlement. »

— « Non, puisque les députés nouveaux ne vaudront pas mieux que les anciens. Je te le répète, il faut que la France souffre encore. »

Tout ceci, que j'ai noté au fur et à mesure, est fort curieux car c'est, à quelques détails près, ce que la voyante de la place Saint-Georges, Mme Lay-Fonvielle, m'a déjà dit au mois de Décembre, quand je suis allé l'interviewer pour l'*Echo du Merveilleux* sur ce qui se passerait en 1902. — Mais j'ai poussé plus loin encore mes questions. Notre excellent directeur, M. Gaston Mery, se trouvait en Algérie avec M. Edouard Drumont. J'ai voulu savoir si l'esprit incarné en Mme Ida pourrait me donner, d'une façon précise, l'emploi de leur temps à un jour déterminé.

— « Je les vois, me répondit-elle, je les vois. Ils sont de l'autre côté de l'eau. Oh ! je les vois ! Oh ! comme ils sont acclamés ! Tiens, qu'est-ce qu'ils font ? C'est curieux ! Ils entrent dans une maison blanche, sans fenêtres. Je vois des jeunes filles, oh, des brunes, avec la peau « un peu rouge ». Comme elles sont habillées, c'est curieux ! (Et le visage du médium exprime le plus profond et naïf étonnement). Elles sont « comme en chemise ». Mais elles travaillent, je les vois ! Elles brodent... Tiens, voilà le « vieux » et le « jeune » qui sortent. Ils voient la mer. Elle est toute bleue. Ils sont émerveillés... »

Trois jours après, M. Gaston Mery publiait dans la *Libre Parole* son carnet de voyage : au jour dit, à l'heure exacte où je me trouvais chez Mme Ida, M. Edouard Drumont et lui-même visitaient un atelier de brodeuses algeroises !

Enfin, pour terminer la séance j'ai demandé à l'esprit s'il pouvait se transporter dans un endroit déterminé. Il m'a répondu affirmativement. L'ayant prié de se rendre dans les bureaux de l'*Echo du Merveilleux*, il en a fait une description absolument exacte et précise, donnant des détails que j'ignorais moi-même et que j'ai pu contrôler depuis. Un seul entre cent. L'esprit me répétait toujours :

— « Je vois une petite machine pour imprimer, sur une table. »

— « Tu te trompes, répondis-je, le journal n'est pas imprimé dans les bureaux. »

— « Non, je sais, mais il y a quand même une machine, « comme une vis », pour imprimer. »

Le soir, en rentrant, je comprenais : c'était une presse pour prendre les copies de lettres ! — L'esprit avait raison !

Je pensai qu'il était temps de mettre fin à l'expérience, les preuves données étant en nombre amplement suffisant.

Mme Ida étant revenue « elle-même », je la remerciai de son obligeance extrême et la félicitai de sa faculté vraiment remarquable.

— « Oh! monsieur, me répondit-elle simplement, je suis née comme cela. A treize ans je possédais déjà une lucidité extraordinaire et j'ai, même à cet âge, eu la satisfaction de pouvoir soulager des malheureux qui souffraient. J'étais aveugle, alors, et je crois que c'est Dieu qui a voulu, pour me récompenser du bon emploi que je faisais de la faculté qu'il m'avait donnée, me rendre la vue. Un jour une femme passe sur la route, entre dans la ferme de mes parents sans dire un seul mot, se dirige vers moi, applique, à plusieurs reprises, sa main sur mes yeux, et repart. Jamais on ne l'a revue. Le lendemain j'avais recouvré la vue !... »

Et je quitte Mme Ida, vaguement impressionné par tout ce que je venais de voir et d'entendre, mais ayant l'intime conviction que je venais de passer quelques instants en compagnie d'une brave femme et d'une femme de bien.

RENÉ LE BON.

LES FORCES INCONNUES
DE L'HOMME

Dans ces dernières années, on a fait beaucoup de bruit autour de certaines forces inconnues de la Nature, c'est-à-dire de l'homme, et nous trouvons que d'une part on a exagéré leur puissance et d'autre part qu'on les a par trop amoindries. C'est donc toujours la même chose : *in medio stat virtus*.

Nous allons donc tâcher de rester, dans ces quelques notes, beaucoup trop brèves pour un pareil sujet, dans un juste milieu.

Si tous les faits révélés par certains savants étaient vrais, ils auraient une importance exceptionnelle, qui pourrait amener des découvertes inimaginables ; aussi espérons-nous que la très courte étude sur les forces inconnues de l'homme que nous allons faire pourra expliquer bien des faits jusqu'ici inexplicables dans le domaine psychique ; par exemple démontrer que la volonté est une puissante force, de même que les sons et vibrations constituent une puissance aussi réelle que l'électricité.

La force de la volonté et des vibrations permet d'entrevoir la possibilité de construire de petites machines telles que les a imaginées et décrites un Américain : Keely, sur le compte duquel on a tant plaisanté.

L'étude des forces de la Nature expliquerait également les *précipitations* (1) opérées par les *Adeptes* et confirmerait une véritable révolution dans la librairie et l'imprimerie, révolution qui nous a été prédite, il y a bien des années (douze ans environ) par un haut sensitif ou *clairvoyant* qui nous a informé alors que « l'auteur imprimerait lui-même directement sa pensée » comme sur une plaque photographique, et cela, en autant d'exemplaires qu'il le désirerait, et ferait d'un seul coup le texte et « l'illustration » de son œuvre. L'un et l'autre seraient tracés sur la glace photographique à la manière noire, ou comme une photogravure.

Les livres alors n'auraient plus l'aspect qu'ils ont de nos jours, ce seraient des *volumina* roulés comme ceux des anciens et seraient enfermés dans des étuis cylindriques de carton ou de toute autre matière.

Mais là n'est pas la question pour l'instant ; nous ne voulons parler ici que de la volonté et de ses vibrations (pensées).

La volonté peut-elle être photographiée ?

Quelques écrivains ont prétendu que la chose était possible ; d'autres ont nié cette possibilité !...

Nous nous sommes alors adressé à des hommes compétents, au docteur Iodko tout d'abord, qui a bien voulu passer à Nice une journée avec nous, il y a cinq ou six ans. Après nous avoir montré tous ses travaux, il nous a dit qu'il n'avait jamais pu obtenir par la volonté la photographie de n'importe quoi ; mais nous devons ajouter que le docteur Iodko utilise le concours de l'électricité comme un vecteur de l'Od ou fluide Odique, qui réside dans l'homme.

Donc les travaux du savant docteur n'infirment, ni ne confirment pas la photographie de la volonté ou de la pensée de l'homme.

Nous avons ensuite consulté et fait des expériences à Tours avec un chef d'escadron de cuirassiers que nous ne désignerons pas autrement, afin qu'il n'ait pas à intervenir ici, dans la Revue.

Cet honorable officier, qui est le plus brave homme du monde, affirme avoir photographié une bouteille et un pigeon. A l'appui de son dire, il nous a montré des photographies reproduisant si l'on veut (en y mettant de la complaisance) une vague forme et de pigeon et de bouteille ; nous pourrons donner un jour, s'il y a lieu, une reproduction de ces images, quand nous fournirons un texte illustré de nos études personnelles.

Quant à nous, nous ne saurions admettre ces images comme des preuves de photographie de la pensée ; nous avons même dit au brave commandant : « Croyez-moi, ne publiez de pareils faits que lorsque vous aurez obtenu par la pensée une bouteille de champagne portant une étiquette sur laquelle se lira : Veuve Cliquot et Cie. »

(1) On désigne sous ce terme des écritures directes obtenues sur papier sans le secours de plumes, encres, utilisées par la main de l'homme.

Enfin, nous avons longuement parlé, et cela, à diverses reprises, avec le Dr Baraduc, puis nous avons fait des expériences personnelles.

Nous rapporterons prochainement et nos longs entretiens avec M. le Dr Hip. Baraduc et enfin nos propres expériences, avec les photographies à l'appui de nos affirmations.

JEAN DARLÈS.

Hypnotisme et Dermographie

chez les animaux

On sait que les adversaires des sciences physio-psychologiques ne manquent jamais de rejeter comme de purs contes bleus les procès-verbaux de toutes les manifestations psychiques qui surpassent leurs connaissances et défient leurs explications. Ces mêmes négateurs se trouvent-ils forcés à reconnaître certains phénomènes hypnotiques de la plus éclatante évidence, ils cherchent à en diminuer le caractère extraordinaire en disant : « Mais les hypnotiseurs sont la plupart du « temps dupes de leurs sujets ! Ces femmes hysté- « riques sont des simulatrices, tout comme les médiums « sont des prestidigitateurs ! Les récits de prodiges « magnétiques, spiritiques, télépathiques, ne sont que « les anciennes histoires d'apparitions, d'enchante- « ments, de thaumaturgie remises à neuf, resservies « sous une forme modernisée par des gens intéressés « ou par des gens que dévore le besoin de merveilleux ! « L'auto-suggestion joue d'ailleurs un grand rôle dans « ces expériences, et les perturbations assez remar- « quables pour être retenues ne sont que les effets « d'une imagination frappée ! »

Hé bien, la meilleure réponse à opposer à ceux qui mettent sans cesse en avant le mot d'auto-suggestion, c'est de leur citer des faits où l'auto-suggestion, et même la suggestion, n'entrent absolument pour rien, par exemple des faits d'hypnotisme et de dermographie chez les animaux.

L'homme n'agit pas sur un animal par la suggestion, pas plus que l'animal ne s'auto-suggestionne. L'homme agit sur l'animal purement passif en le fascinant, en le frictionnant, en mettant devant ses yeux un objet brillant, en le maintenant dans une immobilisation prolongée ou en concentrant son attention d'une façon spéciale et continue. Les animaux les plus faciles à hypnotiser sont les écrevisses, les grenouilles, les coqs ou poules et les cochons d'Inde.

Qui ne s'est amusé à jeter un coq, une poule en catalepsie ? Pour cela il suffit de prendre le gallinacé par les pattes, de l'étendre sur le ventre sur un carrelage unicolore, sur un parquet, une table ou une planche, puis, après l'avoir laissé un peu se débattre en vain, de lui placer le bec sur le plan en question en lui maintenant le cou allongé. Alors on tire, sur ladite planche sur laquelle est posé le coq, partant de l'œil de celui-ci, une ligne droite de 40 à 45 centimètres, tracée lentement et repassée à plusieurs reprises, avec un morceau de craie ou de charbon, suivant que c'est le blanc ou le noir qui doit ressortir le mieux sur le plan choisi. Une lanière de papier d'étain à chocolat placée, ou une épaisse raie liquide (d'eau, de vin, d'encre) allongée devant les regards du volatile, donne le même résultat. Après quelques instants le coq est en catalepsie, complètement immobile ; il garde l'attitude où on l'a mis. On peut essayer de l'effaroucher, il reste endormi, les yeux ouverts, incapable qu'il est de sortir de sa stupeur.

Si l'on saisit un cobaye et si on le maintient de force immobile, le ventre en l'air, au bout d'une ou deux minutes, il sera tout à fait inerte et stupide. Les excitations sensorielles resteront sans effet pour tirer l'animal de son engourdissement. On peut aussi faire l'expérience avec un lapin, mais les très jeunes sujets et les vieux sont réfractaires à l'hypnotisme.

Pour obtenir des phénomènes identiques sur une grenouille, on prend un de ces petits animaux, choisi autant que possible bien vigoureux et bien agile, on le tient pendant un court moment entre le pouce placé sur le ventre et les quatre autres doigts appliqués sur le dos ; la grenouille s'agite tout d'abord, mais ne tarde pas à tomber immobile.

Qu'on la place alors sur une table, le ventre en l'air : elle demeurera un quart d'heure, une heure et plus dans cette position inusitée. Les fonctions de la vie de relation se trouvent subitement ralenties ; les organes des sens ne fonctionnent plus ou fonctionnent mal et l'insensibilité à la douleur devient presque parfaite. La grenouille hypnotisée ne cherche pas, comme à l'état de veille, à se débarrasser d'un coup de patte du morceau de papier avec lequel on aurait eu l'idée de lui fermer les narines ; ce n'est qu'au moment où l'asphyxie commence qu'une convulsion fait tomber le papier et que la respiration reprend. Il est probable que, sous l'influence des excitations périphériques, les parties du cerveau qui président à l'arrêt des actions reflexes et volontaires entrent en jeu et paralysent les parties sous-jacentes de la moelle épinière. La vue prolongée d'un objet brillant détermine, aussi bien que la pression douce avec maintien dans une position anormale, chez la gent batracienne, et aussi rapidement, l'anesthésie complète, la perte des mouvements volontaires et l'absence de réaction à l'occlusion

des voies respiratoires. Chose curieuse, les symptômes hypnotiques disparaissent presque instantanément, rapporte M. N. Vaschide, chef des travaux au laboratoire de psychologie expérimentale à l'école des Hautes-Etudes, si l'on plonge le sujet dans des vapeurs d'éther, d'alcool ou de chloroforme ; ainsi, ce qui devrait endormir les grenouilles les réveille !...

On a également plongé dans l'état cataleptoïde des pigeons, des salamandres, des jeunes crocodiles, des langoustes, des écrevisses et des serpents. Le sommeil artificiel dure, suivant les espèces, d'un quart d'heure à une heure ; il varie même avec les individus d'une même espèce ; la durée moyenne est de 20 à 35 minutes. Parmi les noms des savants qui ont expérimenté sur les animaux, nous relevons ceux du P. Kircher, du docteur Azam, de Czermak, de Breyer, des docteurs Ch. Richet, Heubel, Wilson (en Angleterre), Béard (à Boston), Danilewski (de Karkoft), de N. Vaschide, et de Mlle M. Stefanowska qui a lu un rapport sur ce sujet au V[e] congrès de physiologie à Turin (octobre 1901).

Les chiens encore sont accessibles à l'influence hypnotique et se montrent sensibles à ce que certains appellent « la puissance anesthésique du regard humain ». Voilà une douzaine d'années, le capitaine-dompteur Henry réduisait ses lions à l'impuissance en les fascinant et les jetait en catalepsie à l'aide de passes magnétiques. Les fauves ne pouvaient soutenir ses regards ; ils baissaient la tête et leurs rugissements, malgré des recrudescences qui, de temps en temps, exprimaient la révolte, finissaient en râle, puis en soupirs de profond sommeil.

Dernièrement, la presse ne s'occupait-elle pas aussi du toréador don Tancredo, qui arrête et adoucit quasi instantanément par son immobilité, par la blancheur de ses vêtements et par la force impérative de son regard, un taureau lâché dans l'arène et se diri geant furieux vers lui ?

En 1826, Constantin Balassa, en fixant énergiquement dans les yeux le cheval le plus ardent, et au moyen de douces frictions faites en croix sur le front de l'animal, parvenait à le tenir en arrêt et à le dominer sans violence.

De même le célèbre Rarey, après être resté quelque temps en tête-à-tête avec le cheval le plus vicieux, le plus rétif, reparaissait monté sur son dos et exécutait des tours de manège qu'on ne peut obtenir ordinairement que de chevaux parfaitement dressés. C'est ainsi qu'ayant passé trois heures enfermé avec l'étalon Cruiser dont aucun palefrenier ni écuyer n'avait osé s'approcher, depuis trois ans, seulement pour le pansage, Rarey le rendit tellement souple qu'on put le monter immédiatement. Ce magnétiseur de chevaux procédait en concentrant le regard de l'animal sur sa personne, en produisant par la répétition incessante des mêmes paroles, avec la même intonation flatteuse, une action monotone sur l'ouïe de la bête, et en exerçant de douces frictions, sortes de passes magnétiques, sur son cou et sur son nez.

Tout ces faits rentrent surtout dans la fascination et la catalepsie provoquée. L'état somnambulique consistant surtout dans des modifications psychiques annihilant la spontanéité, la volonté et la conscience, il n'est pas étonnant qu'on ne puisse pas le provoquer chez les animaux chez qui ces diverses facultés sont ou rudimentaires ou complètement absentes, le fond des facultés mentales de l'animal consistant alors en un automatisme instinctif plus ou moins parfait.

Terminons par la citation d'un autre genre de phénomènes extrêmement curieux. Il s'agit d'autographisme sur un animal. M. C***, chef d'escadron d'artillerie, étant lieutenant à la 7[e] batterie du 22[e] régiment de cette même arme à Versailles, de 1871 à 1873, a déclaré (voir le n° du journal *La Nature* du 14 juin 1890) qu'ils avaient dans les écuries un cheval bai qui présentait d'une manière remarquable le phénomène de la dermographie. Il suffisait de ramasser une paille dans la litière et d'en promener l'extrémité sur les flancs de l'animal pour voir se produire, comme le constatèrent les médecins-vétérinaires et les médecins-majors, presque instantanément une boursouflure de la grosseur d'un gros macaroni qui suivait dans toute sa longueur le trait qu'on avait tracé. Les canonniers s'amusaient beaucoup de cette singularité. Le cheval n'offrait d'ailleurs rien d'extraordinaire en dehors de cette étrange particularité. Il n'avait pas de défauts et il faisait son service comme les autres. Il était insensible aux expériences multipliées dont il était l'objet.

Les adversaires de l'hypnotisme essaieront-ils d'expliquer aussi les cas de catalepsie et de dermographie chez les animaux par l'effet de l'auto-suggestion, par l'influence d'une *idée* sur l'organisme tout entier, par l'imposition d'une idée à un sujet qui attend la suggestion, convaincu de sa réalisation ?...

D'autres manifestations physio-psychiques d'un ordre plus élevé ont, de plus, été observées sur des bêtes, par exemple des hallucinations télépathiques et des effets d'envoûtement (troupeaux, dans *l'Hist. de la Voyante de Prévorst* ; — chevaux écossais, cheval du lord, dans Mirville et dans *Shantams of the Livings* ; — chiens du docteur Schupp, chien de l'acteur Terry, chat de Huysmans, etc.), mais les faits que nous nous sommes contenté de rapporter suffisent à notre thèse.

H. LOUATRON.

OLD MOORE

Prédictions pour 1902 (*Suite*)

Juillet

La nouvelle lune tombera entre le 1er et le 5 du mois ; la disposition des planètes indique que des événements importants surviendront. D'abord sur les mers, les désastres seront fréquents et terribles à contempler. Il y aura nombre de collisions causées par la tempête, un grand vaisseau sera détruit. Sur nos chemins de fer : accidents presque quotidiens. Ils se produiront avec une fréquence inaccoutumée et les Compagnies devront payer de formidables dommages-intérêts. Le temps ne sera pas favorable à l'agriculture à cause des pluies, des grandes chaleurs et d'une température anormale. Les maladies, d'abord peu nombreuses, séviront bientôt avec rigueur parmi les Pairs et un fauteuil sera toujours vacant. Au milieu du mois, vers le 20, la planète Uranus s'approchera de l'horizon, à l'Est, indiquant que des troubles et des disputes surgiront entre le maître et l'ouvrier. Les Etats-Unis d'Amérique seront le théâtre de tumultes et de crimes honteux. L'Espagne sera particulièrement malheureuse ; des factions déloyales auront recours à la violence et au carnage. Lorsque le jeune roi montera sur le trône le sang coulera comme un ruisseau dans cet infortuné pays.

Août

Des troubles, des troubles, des troubles !!! Tout fait présager des troubles pour la vieille Angleterre. La position méridionale de l'excentrique planète Uranus indique qu'entre le roi et ses ministres surviendront des difficultés très sérieuses et très compliquées.

L'armée et la marine absorberont les deniers publics comme l'éponge boit l'eau, et c'est le contribuable qui paiera les violons.

A la nouvelle lune, vers le 3, le soleil et la lune se trouveront arrêtés par l'imposante planète Jupiter ; ce sera le présage d'une menace sérieuse pour nos banques, notre industrie et notre commerce. Les faillites seront formidables et fréquentes.

L'ivresse prendra une extension alarmante et des cas d'abandon, de cruauté, à l'égard des enfants, porteront atteinte à notre civilisation chrétienne. Nulle part, dans la sauvage Afrique, on ne trouverait des monstres aussi cruels et inhumains que ceux que nous verrons dans les pays où fleurit le christianisme.

Réellement, le besoin du missionnaire se fait plus sentir chez lui qu'au dehors.

La position de Mars fait présager que les parties de campagne et les bains de mer seront troublés et une longue liste de fatalités est à craindre. Les accidents seront épouvantables, particulièrement dans les derniers jours du mois.

Septembre,

En regardant la place des Etoiles à leur apparition, à la nouvelle lune, vers le 2, nous trouverons le soleil et la lune, ordinairement appelés les lumières du Ciel, s'éle ver à l'Est ; c'est une indication favorable pour la postérit et la prospérité de notre pays. Puisse-t-il en être toujour ainsi, mais hélas ! notre esprit ne peut affirmer que l'étoil de la vieille Angleterre n'a pas lui de sa plus vive clarté et que, à mesure que les années fuient, elle ne s'assom brisse encore et ne perde pas de son brillant.

Tels les individus, telles les nations : elles naissent grandissent, atteignent leur virilité, décroissent et meu rent.

Néanmoins le temps coule et le beau soleil brille, d son éclat le plus vif ; la Nature, le grand moteur, le géné rateur de toutes choses n'aide ni les nations, ni les indi vidus, mais conserve leur place propre dans la cours sans fin.

Nous sommes comme des mites dans une forêt de mer veilles ! Bien des morts soudaines auront pour origine de maladies de cœur, surtout parmi les riches, durant la der nière partie du mois.

Ce sera une malheureuse époque pour la navigation e des naufrages importants ou des collisions graves sur viendront en grand nombre.

(*A suivre*).

EXPÉRIENCES ET CURIOSITÉS

COMMUNICATION DE M. J. OUISTE : LE TRÉSOR ABANDONNÉ.

Monsieur Gaston Méry,

Je vais essayer de raconter, aussi fidèlement que pos sible, le fait d'un trésor abandonné sur les prières d'u vénéré prêtre dont la ville de Marennes a gardé le bo souvenir. Mes parents furent témoins de ce fait, ma mèr peut encore l'attester et d'autres anciens avec elle.

Un frère de ma mère, Elie Guériteau, juré en sel, vendi vers 1840, à un sieur B..., maître maçon, une maison don il n'avait nul besoin. Le nouveau propriétaire y fit, aussi tôt la vente, quelques réparations ; mais il dut s'arrête un beau jour dans ses projets d'embellissements.

Un matin les ouvriers ne trouvèrent plus leurs outils la place accoutumée, une autre fois le mortier était gâché perdu, et mille plaisanteries leur étaient faites sans qu'il pussent en découvrir l'auteur.

Quelque temps après, le maître maçon ayant dû em ployer ces ouvriers à un chantier hors de la ville, sa femme restée seule à la maison, crut d'abord entendre marche près d'elle ou la suivre dans la cave lorsqu'elle y avait faire. Mais ce qui l'apeura ce fut d'entendre remuer sa vais selle pendant qu'elle préparait la soupe de ses limousin (ouvriers de son mari). Souvent, on la surprenait le soir attendant sur sa porte le retour de son mari et de se hommes.

Le bruit devenant de plus en plus inquiétant et les visite nocturnes de l'inconnu effrayant même le voisinage, plu sieurs personnes de bonne volonté s'offrirent de reste

dans la maison pour essayer de découvrir le peu bienveillant visiteur. Celui-ci n'en continua pas moins de briser la vaisselle ou de chercher à éloigner ceux qui prétendaient lui interdire son amusement.

La gendarmerie, requise, ne put que constater le fait sans pincer l'intrus.

Ennuyés, les époux B... résolurent de suivre l'avis d'amis qui leur conseillaient de voir à ce sujet l'abbé Fradin, vénérable prêtre d'une grande charité, et aussi bien vu des protestants que de ses paroissiens.

M. Fradin s'informa de tout ce qui se passait avant de rien promettre et vint un jour trouver les époux B...; il leur recommanda d'unir leurs prières aux siennes, qu'il viendrait le soir même passer la nuit dans la pièce où paraissait se plaire l'invisible. Il leur dit de placer sur une table deux cierges et une serviette blanche, sans oublier encre, plume et papier blanc et près de là un fauteuil.

Le soir, il fut exact au rendez-vous, renvoya les époux B... et des amis venus pour les aider. « Je vous appellerai si j'ai besoin de vous, sinon, quoi que vous entendiez, ne venez pas », leur dit le bon prêtre.

Vers une heure après minuit, un bruit terrible fut entendu, mais personne ne bougea. M. Fradin mit l'Evangile sous la nappe et fit ses dévotions. A deux heures, il appela B... et sa femme et leur montra un écrit en langue inconnue pour lui et leur dit qu'il allait l'envoyer à l'évêché pour le faire traduire. Ce qui fut fait.

Quelques semaines après on apprenait que B... étant allé voir M. l'abbé Fradin, allait faire une neuvaine et avait la traduction de l'écrit laissé par le revenant. Celui-ci, ancien propriétaire de la maison, pendant les guerres de religion qui désolèrent le pays, avait enfoui son argent monnayé et sa vaisselle de prix dans la cave, au-dessus de la pièce qu'il visitait ces derniers temps, qu'il s'était constitué le gardien de ce trésor et avait voulu le défendre contre le propriétaire actuel, dont les idées mettaient en péril sa vigilance. Cependant que les exhortations du vénéré prêtre l'avaient fait changer d'avis, qu'il avait reconnu qu'il n'avait plus, étant mort, besoin de cet argent, qu'il l'abandonnait à B... à la condition de faire dire chaque année tant de messes, donner aux pauvres telle somme, etc... Le bruit courut en ville que B... était allé à Bordeaux changer les vieilles monnaies et vendre la vaisselle, puis plus personne ne s'occupa de lui jusqu'au jour où il devint entrepreneur sérieux et maria sa fille. Aujourd'hui, ses petits-enfants occupent une situation enviable grâce au trésor.

Veuillez agréer, etc.

J. Ouiste,
11, rue Sauffroy, 17e.

Communication de M. Carré Abel : Observation solaire.

Langres, le 23 janvier 1902.

Monsieur Gaston Méry, Paris.

Ce soir, à 4 h. 1/2 environ, étant dans mon jardin, j'ai assisté à un coucher de soleil sans précédent, je crois.

Les nuages, sur une petite distance, se dégagent. Apparaît le soleil marqué d'un disque noir très régulier, avec des nuages ambiants.

La partie noire reste immuable, tandis que le soleil évolue à l'instar d'un soleil fusée, allant de droite à gauche et repartant de gauche à droite rapidement.

Au milieu de l'observation, le disque du soleil s'est teinté très nettement d'une couleur rouge formant bordure.

L'apparition a duré environ dix minutes.

Si je puis vous être agréable en vous donnant de nouveaux détails, j'en serai très satisfait moi-même.

Veuillez agréer, etc.

Carré Abel.

8, rue aux Fées, Langres (Haute-Marne).

ÇA ET LA

Curieuse observation solaire

Nous publions, d'autre part, sous la rubrique : *Expériences et curiosités*, la lettre qu'un de nos lecteurs nous adresse sur une curieuse observation du soleil qu'il a pu faire. Il nous paraît intéressant de la rapprocher de cette autre, faite par M. Gilault, de Poitiers, et communiquée au journal *La Nature* :

« Me trouvant à Saint-Malo le 17 août, dit-il, avec ma femme et deux de mes neveux, il me prit fantaisie d'assister à un coucher de soleil sur la Manche. Nous avons été servis à souhait et avons joui d'un spectacle merveilleux. Tandis que je regardais le soleil descendre lentement à l'horizon, les yeux protégés par un lorgnon à verres teintés, je fus surpris de constater qu'autour du disque du soleil, immobile et sans séparation visible, une zone mobile dentée sur le côté externe tournait. Cette zone était aussi brillante que le soleil lui-même. Son mouvement était assez lent et, si mes souvenirs sont exacts, elle allait tantôt dans le sens des dents, tantôt en arrière. Etonné, j'enlevai mon lorgnon, attribuant le phénomène à un effet de réfraction dans les verres.

Je regardai avec un seul œil en fermant le lorgnon pour accentuer l'effet par la superposition des deux verres; même résultat. Je regardai enfin avec mes deux yeux à nu; tandis que j'en étais là, toujours persuadé que j'étais victime d'une illusion, l'un de mes neveux s'écria : « On dirait que le soleil tourne ! » Je fus fixé, — n'ayant communiqué aucune de mes impressions, — et, trouvant à mes côtés un témoin irrécusable, je dus conclure à la réalité du phénomène. La couronne mobile n'était pas très large. Ce soir-là le soleil se déforma considérablement en approchant de l'horizon et les teintes du couchant furent féériques. Le lendemain, nous reprîmes notre poste d'observation, mais nous eûmes une mer très ordinaire, un ciel aux teintes citrines orné d'un pain à cacheter sans la moindre couronne mobile. »

La main d'un condamné à mort.

La courte notice parue dans notre dernier numéro, sous ce titre, et dans nos « Ça et là », était extraite de la revue : *Rosa Alchemica*.

Pour les magnétiseurs

Nous recevons du Directeur de l'École Pratique de magnétisme et de massage le communiqué suivant que nous nous faisons un véritable plaisir d'insérer.

PROJET DE LOI EN FAVEUR DES MALADES

Au nom des malades, que la médecine officielle est souvent impuissante à soulager, M. Guillemet, député de la Vendée, vient de déposer, sur le bureau de la Chambre, une pétition, recouverte de 69,540 signatures, demandant que le massage et le magnétisme puissent être appliqués au traitement des maladies par ceux qui ont pour cela les qualités voulues.

En même temps, une lettre, signée de 42 médecins et de 32 notabilités scientifiques, était remise à tous les sénateurs et députés pour attirer leur attention sur la situation anormale, évidemment contraire à l'esprit de la loi du 30 novembre 1892 sur l'exercice de la médecine, que l'application de l'article 16 de ladite loi fait aux masseurs et aux magnétiseurs.

Une Commission va être nommée à la Chambre des députés pour examiner ces justes revendications et formuler le projet de loi qui va être présenté au Parlement.

Les 5/6 des législateurs actuels sont favorables à l'idée. Une seule chose est à craindre, c'est que la discussion ne puisse venir pendant la législature actuelle, en raison du peu de temps dont elle dispose.

En vue de cette éventualité, une association, qui prend le titre de Ligue nationale pour la libre pratique du Massage et du Magnétisme, vient de se fonder à Paris, avec de nombreux journaux et correspondants en province.

Cette Ligue prend pour mission de faire des conférences, de publier des brochures à bon marché, qui seront distribuées à profusion dans toutes les classes de la société; de chercher des adhérents parmi les médecins, les savants et les notabilités diverses; de prendre la parole dans les réunions électorales, pour obtenir des candidats aux pouvoirs législatifs la promesse de prendre l'idée en considération; de continuer le pétitionnement, qui ne tardera pas à rassembler 500,000 signatures; et de recueillir, par voie de souscription nationale, les fonds nécessaires à cette propagande.

La Ligue nationale pour la libre pratique du Massage et du Magnétisme a pour organes centralisateurs le *Journal du Magnétisme*, à Paris, et la *Paix Universelle*, à Lyon; à Paris, ses réunions ont lieu le deuxième samedi de chaque mois, à 8 heures et demie du soir, à la Société magnétique de France, 23, rue Saint-Merri.

Un nommé C... était entièrement déconsidéré à cause de ses vices.

« Un soir, en s'en revenant d'une ferme assez mal famée où il avait passé la veillée, il vit un mouton noir seul près du sentier qu'il suivait. Il crut à une bonne aubaine, et sans hésitation, il s'approcha du mouton immobile, s'en empara et le chargea sur ses épaules dans l'intention de le rapporter chez lui pour le tuer et faire ensuite bombance avec d'autres vauriens de son espèce.

« Quand il chargea ce mouton sur ses épaules il ne lui paraissait pas lourd; mais à mesure qu'il marchait l'animat devenait plus pesant.

« A un moment donné, affaissé sous le poids, le voleur dit : « Crédié que tu es lourd, tu serais le diable que tu ne pèserais pas davantage. » Une voix partant du mouton répondit: « Je le suis aussi. » Aussitôt, C... effrayé, jet l'animal par terre où il produisit un bruit sourd suivi d'u ricanement bizarre.

« Pris d'une panique affreuse, cet individu s'enfuit [illegible] rentra chez lui où il fut ensuite plus de trois semaine entre la vie et la mort, atteint de fièvre cérébrale causé par la peur.

Quand il fut guéri il raconta ce qui lui était arrivé [illegible] c'est depuis ce temps là qu'il a changé de conduite et es devenu n modèle d'honnêteté sous tous les rapports.

La vie d'une possédée

RAPPORTS MERVEILLEUX DE MADAME CANTIANILLE B** AVEC LE MONDE SURNATUREL, PAR M. L'ABBÉ J. [illegible] THOREY, PRÊTRE DU DIOCÈSE DE SENS.

CHAPITRE QUINZIÈME (*suite*)

Lorsque Cantianille revint à elle, je lui racontai c que la Sainte Vierge m'avait dit. En effet, elle e avait un souvenir confus, qui, pour elle, ne devin clair et précis que le 19 septembre suivant; car, n ce jour, anniversaire de son apparition, la Saint Vierge lui répéta de nouveau tout ce qu'elle lui ava dit autrefois (1).

Je fis part aussi de cette révélation à mon supé rieur. Il ne savait qu'en penser. Cependant, quo qu'on voulût bien lui dire, je ne paraissais pas fou Mes convictions étaient profo des et raisonnées malgré tout, mon calme était inaltérable. Et ains qu'il le remarquait lui-même, je parlais de toutes ce merveilles comme des choses les plus communes.

Il écrivit donc à un autre grand vicaire : — « Il s passe ici des choses extraordinaires. M. Thorey est ou visionnaire, ou prophète, venez... » M. P... vin de suite et il lui raconta tout ce que je lui avais dit Moi-même je répondis à toutes leurs questions e objections; et, sur ma demande, il fut convenu qu'il se rendraient chez moi, pour y voir Cantianille e constater en même temps les diverses apparition dont je leur avais parlé.

Voici ce qui eut lieu dans cette réunion : Aprè quelques mots de ces messieurs, Cantianille leu avoua, avec autant de simplicité que de calme, so malheureux état d'autrefois et ses nombreuses fautes ajoutant qu'elle n'avait qu'un seul désir : faire l volonté de Dieu et réparer sa conduite passée... Je fi venir ensuite Lucifer; jamais je ne l'avais vu auss tranquille. Au lieu de manifester sa rage, ce qui l'eû fait facilement reconnaître, il la comprimait le plu possible. Ces messieurs et moi, nous lui fîmes quel ques adjurations en latin, et je le forçai d'y répondre

Je le contraignis également à exposer les plans d Dieu et les siens, et à confesser la vérité de tout c que j'avais raconté. Il résista bien un peu, mais je lu montrai sur mon front les signes de ma mission, et comme toujours, il m'obéit, se prosternant, baisan

(1) Il est à remarquer que Cantianille n'a jamais rien lu su cet événement. Jamais elle n'en a entendu parler qu'avec en nui; et devant les personnes pieuses, elle s'en moquait, bie que devant les personnes incrédules elle parût y croire. Mai aucun entretien n'a jamais réveillé en elle la pensée que cett apparition eût quelque rapport avec elle.

mes pieds, m'avouant d'avance qu'il serait vaincu, tout en se vantant qu'il saurait bien m'entraver, en employant contre moi ceux qui devraient m'aider.

Mais je tenais surtout à faire venir un démon qui ne m'eût pas encore vu et qui, tout d'abord, ne me reconnaîtrait pas. Je priai donc le bon Dieu de cacher les signes que je porte, et aussitôt arriva Salmanazar. Après quelques préambules, adjurations, humiliations et autres, je lui demandai si on ne connaissait pas, en enfer, quelque grande œuvre de Dieu, réservée par lui à notre époque? Il parut très surpris de ma question. — « Tu ne le sais donc pas, imbécile? » me répondit-il; et, sur mon ordre, il nous dit que Dieu préparait de grandes faveurs au monde; que l'œuvre commencée déjà par lui était sa plus grande œuvre après l'incarnation du Verbe, et qu'après Notre-Seigneur l'enfer ne détestait personne autant que le prêtre qu'il en avait chargé. « Il existe donc, ce prêtre? lui demandai-je. — Certes, ce n'est pas notre faute, me répondit-il. — Qu'avez-vous donc fait contre lui? » Il me raconta quelques-uns des dangers que j'avais courus, entre autres le plus récent, celui d'être tué par une pierre tombant du haut de la cathédrale; et m'entendant dire à ces messieurs : « Cela m'est arrivé tel jour. — C'est donc toi, s'écria-t-il aussitôt, qui es ce prêtre?

— Tais-toi, lui dis-je, et continue. » Il cherchait à me reconnaître, mais Dieu lui cachait toujours mes caractères. — « Est-ce qu'il y a des rapports entre cette œuvre et l'apparition de la Salette? — Quoi! tu es curé et tu ne sais pas cela? Mais j'en sais plus que toi. » (Et il se redressait fièrement). « Eh bien! oui, il y a une étroite liaison entre ces deux faits; mais nous ferons tant, que cela n'arrivera pas, elle n'aura pas lieu, cette œuvre. » — Je le forçai d'avouer le contraire. — « Oui, nous serons vaincus! Mais auparavant nous ferons bien du mal » — et, tout en parlant de la sorte, il me menaçait et me tirait par les cheveux. Un moment même, comme je n'employais contre lui que mes forces naturelles, il me jeta par terre... Il aurait bien voulu en faire autant à ces messieurs. « Veux-tu, veux-tu? » me disait-il en s'approchant de l'un d'eux; et fermant les poings de chaque côté de sa tête : « Veux-tu? » — Mais celui qu'il menaçait ainsi ne désirant pas faire cette expérience, je lui défendis de le toucher.

— « Ce prêtre, lui dis-je enfin, ce prêtre que tu détestes tant, c'est sans doute l'un de ces messieurs? Regarde. — Je n'ai pas besoin de regarder, je vois bien que ce n'est ni l'un ni l'autre... — C'est peut-être moi, alors? » — A ce moment, Dieu lui ouvrit les yeux et il recula, épouvanté, dans un coin de la chambre. — « C'est toi, monstre! s'écria-t-il, c'est toi! Et je ne t'ai pas tué! Et je ne t'ai pas écrasé tout à l'heure! Ah! si j'avais su! » — Après quelques nouvelles explications, je lui fis préparer une chaise pour Notre-Seigneur que nous désirions voir après lui et auquel, en effet, il ne tarda pas à céder la place.

Pour s'assurer que c'était bien Jésus, messieurs les grands vicaires lui firent plusieurs questions en latin, mais il éluda ces questions plutôt qu'il n'y répondit; son intention n'était pas de prouver qui il était, mais simplement de provoquer un examen plus approfondi. Cet examen, il le réclama vivement. — « Voici, leur dit-il, ce que je demande de vous employez toute votre influence auprès de votre évêque pour le décider à étudier cette affaire, puis à envoyer ces deux enfants à Rome Rien en cela ne peut alarmer votre conscience; demandez l'examen, c'est votre devoir et c'est tout ce que je désire.

Deux heures s'étant écoulées dans ces différents entretiens, Notre Seigneur nous quitta. — Oh! quel changement de physionomie! » s'écria M. M... lorsque Cantianille revint à elle. En effet, le changement était d'autant plus grand, qu'elle trouva son corps extrêmement fatigué. Un instant même, elle se tordit sous l'influence de ses douleurs, mais je la guéris en lui touchant la main : « C'est extraordinaire! C'est merveilleux! On ne peut pas badiner avec cela. Nous ne pouvons en rester là. »

En rentrant, je racontai à mes parents et à Cantianille ce qui venait de se passer, et nous commençâmes tous à espérer plus que jamais un prochain examen; espérance qui consolait un peu Cantianille de ses douleurs et de la vue de Lucifer et de Salmanazar, qui, en entrant dans son corps, avaient recouvré le pouvoir de se montrer à elle constamment, comme au temps de sa passion.

Quelques jours après, une lettre m'appelait à Sens. — « Demande, par le télégraphe, si tu dois emmener Cantianille, me dit aussitôt la Sainte Vierge? — « Venez seul » me fut-il répondu. Nous le regrettions tous et très vivement. Néanmoins, je partis seul...

Monseigneur était absent. Avant de paraître devant son conseil, je vis un des grands vicaires qui étaient venus chez moi, et je trouvai ses opinions singulièrement modifiées. Il accusait Cantianille de jouer elle-même les personnages qu'il avait vus : Lucifer, Salmanazar, Jésus. — « Mais ces personnages comprennent le latin, lui dis-je, et Cantianille ne le comprend pas. — Elle peut comprendre le latin des exorcismes. — Alors, répliquai-je, vous deviez faire d'autres questions vous-même; je vous l'avais demandé, et j'avais préparé sur mon bureau un livre de grec pour que vous lui fassiez des questions en cette langue. — Il n'avait pas compris cette proposition, me répondit-il. Quant au prétendu Jésus : « il avait éludé les questions latines, plutôt que d'y répondre. » C'était la vérité, mais sa réponse indirecte prouvait assez qu'il avait compris. D'ailleurs, je demandais un examen plus approfondi, « et c'est dans ce but, ajoutai-je, que j'aurais voulu amener Mme C... — Je sens bien, répliqua-t-il, que, vous, venant seul, ce n'est encore qu'une demi-mesure; mais, Monseigneur n'étant pas là, nous n'avons pas jugé convenable d'appeler cette personne avec vous. »

Quelques instants après, je fus introduit devant le conseil. M. le président commença par quelques plaisanteries sur ma purification du péché originel, et autres questions de détails... D'où il conclut aussitôt : « Laissez cette femme-là... » Mais la plaisanterie n'étant pas une arme à l'usage des inférieurs, je me permis de faire remarquer qu'il est facile de ridiculiser une question, quand on n'en considère qu'un point et je demandai la permission d'exposer l'ensemble des faits, de raconter non seulement ce qui s'était passé entre Cantianille et moi, mais ses fautes et toute sa vie. Le secret sacramental m'ayant été promis, je n'avais rien

à craindre. Du reste, Cantianille m'avait permis de tout révéler. — « Je ne reculerai devant aucune humiliation, m'avait-elle dit avant mon départ. Dis ce que tu voudras... » Exposées telles qu'elles étaient, les choses changèrent bientôt d'aspect aux yeux de mes vénérés auditeurs. Au bout d'un quart d'heure, M. le président riait moins et riait seul. Au bout d'une demi-heure, il ne riait plus du tout... Ces messieurs me prouvaient par leurs questions, leurs remarques et surtout leur attention sérieuse, qu'ils comprenaient toute l'importance de cette affaire. D'ailleurs, mon calme et ma conviction profonde exerçaient sur eux leur influence inévitable. Après une heure et demie de conversation, je terminai en demandant à être examinés tous deux par Monseigneur, puis envoyés par lui au Souverain Pontife. — « Pourquoi cet examen de Monseigneur, me dit-on, puisque vous voulez être jugés par le pape? Pourquoi ne pas aller au pape directement ? — Dieu m'ordonne d'agir ainsi, répondis-je, parce que, mon évêque étant mon premier supérieur, je lui dois ce témoignage de ma déférense, et que je désire ne pas me présenter devant le Saints Père sans recommandation. — D'ailleurs, ajouta l'un de ces messieurs, si cette affaire est vraie, comme elle intéresse toute l'Eglise, elle ne relève que du pape. » Réflexion fort juste.

(*A suivre*)

A TRAVERS LES REVUES

Nous lisons dans le *Matin* un intéressant article de M. André Berthelot sur Diana Vaughan qui eut, il y a quelques années, son heure de célébrité. Nous en publions l'extrait suivant :

Diana Vaughan n'est pas, comme certains le pourraient croire, un personnage de Walter Scott, bien que son double nom semble emprunté au roman de *Rob Roy ;* elle est l'héroïne d'un roman plus récent, dont le succès de librairie a dépassé de loin les plus grands succès des romans écossais.

Telle fut l'extraordinaire fortune des fantaisies de Léo Taxil, ce publiciste qui a fait un si large crédit à la crédulité humaine, laquelle, disait Renan, est ce qui donne le mieux l'idée de l'infini.

Léo Taxil s'adressa d'abord au public libre-penseur, qu'il approvisionna de pornographie anticléricale. Au bout de quelques années, il entrevit un champ d'opérations plus vaste dans l'exploitation de la crédulité catholique. Peu après l'apparition de l'encyclique *Humanum genus,* lancée par le pape Léon XIII contre la franc-maçonnerie, il se convertit avec éclat et entreprit de renseigner ses nouveaux amis sur les prodigieux méfaits de leurs adversaires. Voici la fable qu'il imagina et développa en des livres et périodiques copieusement illustrés, qui se vendirent par centaines de mille.

L'ordre le plus élevé de la franc-maçonnerie est le Palladium, qui siège à Charlestown, aux Etats-Unis. Il a été fondé le 20 septembre 1870, jour où les soldats de Victor-Emmanuel, pénétrant à Rome par la brèche de la porte Pia, ont mis fin au pouvoir temporel des papes. Le fondateur du Palladium est Satan, lequel est, comme nul n'en ignore, le dieu des francs-maçons ; aux réunions secrètes des palladistes, il s'exhibe à ses fidèles avec son cortège de démons. Un des principaux palladistes du monde, Vaughan, descend d'un chef des Rose-Croix et de Vénus-Astarté : on sait, en effet, que la déesse grecque de la Beauté est devenue dans la mythologie catholique un démon. Ce Vaughan ayant une fille d'une rare beauté, Diana Vaughan, la fiança au démon Asmodée, lequel donna l'ordre de la sacrer grande-prêtresse. Léo Taxil, qui est un esprit précis, a révélé le jour de ces fiançailles, le 8 avril 1889.

Pour la dignité de grande-prêtresse des maçons, Diana Vaughan se heurta à une rivale, Sophie Walder, dont l'arrière-petite fille doit, en 1962, donner naissance à l'Antechrist. Dans le conflit, Sophie Walder l'emporta, Diana ayant refusé de cracher sur une hostie. L'héroïne de Léo Taxil fonde alors une secte dissidente, le Palladium régénéré, toujours voué au culte de Lucifer, et son introducteur publie en son nom une revue destinée à scandaliser les catholiques. Trois mois s'écoulent et le public étant suffisamment mis en éveil, en juin 1895, miss Diana Vaughan annonça sa conversion au catholicisme et fit paraître les *Mémoires d'un ex-palladiste.*

Dans le premier numéro, elle exposa que sa conversion avait été décidée par l'incident suivant :

Le 6 juin 1895, s'entretenant avec les démons Belzébuth, Asmodée, Moloch, Astaroth, elle refusa d'insulter la Vierge Marie : fureur et menaces de ses compagnons. Pour se défendre Diana invoque l'assistance de Jeanne d'Arc et les démons s'éclipsent prenant une forme monstrueuse. Menacée de mort par les palladistes, miss Diana Vaughan était obligée de se cacher, mais, par l'intermédiaire de quelques amis sûrs, elle s'engageait à publier mensuellement son autobiographie. Elle tint d'autant plus parole que ce roman se vendit par ballots. Il fut traduit en plusieurs langues et recommandé par les plus hautes autorités de l'Eglise. Les grotesques inventions de Léo Taxil, accumulées à plaisir dans ces *Mémoires,* ne firent pas reculer le monde auquel il s'adressait.

Le cardinal-vicaire Parocchi écrivit à Diana pour la féliciter de sa conversion, qu'il qualifia de « triomphe magnifique de la Grâce », et de la publication de ses mémoires. Mgr Vincenzo Sardi, secrétaire apostolique, Mgr Fana, évêque de Grenoble, approuvèrent hautement ses révélations. La *Civilta cattolica,* organe des jésuites romains, déclara en septembre 1896 que « rien n'égale en exactitude et en utilité » les précieuses publications de miss Diana Vaughan, appelée des ténèbres à la lumière de Dieu pour employer son expérience au service de l'Eglise.

Enfin se réunit à Trente un concile antimaçonnique auquel prirent part trente-six évêques et les délégués de cinquante autres ; il y fut naturellement beaucoup parlé de Diana Vaughan et la majorité lui était favorable. Quelques Allemands firent preuve de sens critique ; ils demandèrent des détails : quel était le parrain de l'ex-palladiste ? Sa marraine ? Quel évêque avait autorisé sa première communion ? Ils obtinrent la nomination d'une commission d'enquête.

Mis au pied du mur, Léo Taxil soutint quelques mois encore la gageure ; il finit par annoncer que, le 19 avril 1897, miss Diana Vaughan paraîtrait en personne à Paris dans la salle de la Société de géographie. Le jour venu, on exigea à l'entrée le dépôt des cannes et des parapluies ; sage précaution, car l'exaspération des gogos fut immense lorsque Léo Taxil leur dit que Diana n'existait pas, que c'était lui qui l'avait inventée, ainsi que le Palladium et toutes les fumisteries dont il les abreuvait depuis deux ans. Ainsi finit cette colossale mystification.

. . . .

ANDRÉ BERTHELOT.

Le Gérant : GASTON MERY.

Imprimerie JEAN GAINCHE, 15, r. de Verneuil, Paris.
Téléphone 215-10